

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Dans les forteresses de l'or



**Des sous-sols d'une banque — moderne château-fort de l'or —
des coffres remplis de valeurs s'élèvent, protégés par des
gardiens, revolver au poing...**

(Lire l'article page 3.)

LA LANTERNE SOURDE

Les crimes de fous.

Le drame affreux qui s'est produit la semaine dernière à Marseille appelle l'attention sur les crimes des fous et sur la pauvreté de nos lois en cette matière délicate. Un dément a tué à coups de revolver le secrétaire d'un commissariat de police et un sergent, il a blessé plusieurs personnes. On l'a immédiatement interné.

Il est regrettable qu'on ne l'ait pas fait plus tôt.

A Paris, il y a quelques années, une jeune bonne assommait son maître à coups de bûche; sur les boulevards, un forcené, dans une crise de *delirium tremens*, poignardait un passant.

Encore ne s'agissait-il là que d'actes absolument imprévisibles, parce que rien n'avait pu faire soupçonner, avant leur geste sanglant, que la jeune bonne et le forcené des boulevards fussent atteints de troubles cérébraux. Une sorte de fatalité était seule coupable; on ne pouvait reprocher à personne un défaut de surveillance ou de n'avoir pas employé les mesures nécessaires pour rendre inoffensifs ces êtres menaçants.

Dans l'affaire de Marseille, au contraire, le meurtrier était depuis longtemps redouté; on n'avait pas pris garde aux menaces de cet alcoolique, il a fallu deux cadavres pour qu'on se décidât à l'enfermer.

Cependant, de strictes ordonnances administratives réglementent la circulation des animaux... les tribunaux de simple police infligent, chaque jour, de nombreuses condamnations. On punit, avec raison, le propriétaire du chien qui a omis de museler la bête, et on laisse, trop souvent, errer dans la ville les hommes malfaisants, les fous...

Responsabilité sociale qui inquiète... Qu'y faire? Le problème est complexe. D'une part, on veut protéger de plus en plus la liberté individuelle; on ne cesse de répéter que la loi de 1838 sur les aliénés est imparfaite, qu'il y a trop d'internements arbitraires, provoqués par des intérêts malhonnêtes, par la cupidité; que le contrôle médical est insuffisant; on veut obtenir plus de garanties et l'on a raison. Mais, d'autre part, comment ne pas être angoissé par le danger que font courir les fous en liberté?

Et lorsqu'un malheur a été commis, comment le réparer?

Parce que là est le point sensible du problème: la loi n'accorde rien aux victimes ni à leurs ayants droit. Un père de famille a été abattu par un fou: ses enfants ne pourront exiger aucune indemnité.

Notre législation est muette; elle en est restée aux principes généraux du Code civil, qui exige, pour qu'une responsabilité soit encourue, l'existence d'une faute. La faute ne peut se concevoir que si la volonté de son auteur est libre. Or, la volonté d'un dément n'est pas libre. L'excuse de démence, qui enlève à un fait tout caractère pénal, écarte également toute responsabilité civile.

Ainsi le fou pourra faire le mal impunément; les familles des victimes pourront seulement pleurer leurs morts; leur droit s'arrête là. C'est peu.

Beaucoup de législations étrangères, en avance sur la nôtre, ont comblé cette grave lacune. Le Code civil allemand, en particulier, a minutieusement examiné le problème de la responsabilité des fous. S'ils ont des parents, pourquoi ne pas demander compte à ces derniers de l'acte qui a été commis? Nous l'admettons bien, lorsque le coupable est un enfant; le père et la mère sont déclarés civilement responsables. Le fou est un enfant... Les mêmes principes doivent être appliqués à l'un comme à l'autre.

Et si le dément est sans famille, ou si sa famille est insolvable, peut-on laisser sans secours ceux qui ont été frappés? C'est ici que doit intervenir, se substituant à la famille inexistante ou défaillante, la garantie de l'Etat, parce qu'après tout ce sont les pouvoirs publics, chargés d'assurer l'ordre et la sécurité, qui, par leur carence, ont permis à un détraqué d'agir.

A une époque où il n'est question que d'assurances sociales, le secours public, dont nous réclamons la création, s'impose particulièrement. Il n'est pas de mot qui le définisse avec plus de justesse: c'est bien une « assurance sociale » contre les fous qu'il faut instituer.

Il n'est pas possible que, dans un Etat civilisé, de paisibles citoyens soient exposés à être blessés ou tués, sans qu'un recours intervienne. Le prix de la vie est de quelque valeur; il ne peut figurer au compte des Profits et Pertes...

Et ce n'est pas, bien au contraire, la négligence ou l'imprudence de ceux qui avaient le devoir de rendre inoffensifs les fous, qui pourrait rendre le malheur irréparable.

Carence d'une famille insouciante ou carence de l'Etat.

la faute est la même, elle doit être également sanctionnée.

Jeudi prochain :

**PETITES FAUTES
■ DES GRANDS ■
■ CRIMINELS ■**

Dans la rue...

Voici une histoire qui débute comme une farce, mais qui finit tragiquement.

Cela se passe à Stockholm. Un monsieur chic, en habit de soirée arrête dans la rue une dame.

Celle-ci veut s'échapper. Il la poursuit. Un jeune élève de l'école de la marine prend sa défense. Le monsieur le frappe et... le déclare en état d'arrestation.

Car le monsieur en frac est un commissaire de police.

Le deuxième acte se passe au commissariat. Interrogatoire. Le commissaire est très sévère. Le jeune homme, par son intervention intempestive, avait fait rater une opération policière importante.

Mais le commissaire semble être trop agité. Ses yeux brillent d'une flamme suspecte. Suspecte surtout à l'inspecteur de service. Il pense, cet inspecteur, que « le chef » n'est pas tout à fait en possession de ses moyens. Il fait part de ses soupçons aux autorités supérieures.

L'enquête confirme en effet que le commissaire avait agi en état d'ivresse et conclut à sa révocation.

Quelques jours plus tard, on trouva le cadavre du commissaire la tête trouée d'une balle, à quelques pas de la Préfecture de Police.



Nos enquêtes

Plusieurs correspondants de Belgique nous signalent qu'un grand journal d'Anvers, le *Het Handelsblad*, a publié dans son numéro du 1^{er} décembre — sans citer *Détective* — un article sur « L'Egorgeur de Düsseldorf » qui n'est que la traduction, presque littérale, de celui qui a paru dans notre avant-dernier numéro.

Ils s'en indignent. Nous y voyons, au contraire, un juste hommage à la qualité et à la sûreté de nos informations.

Il n'y a d'ailleurs pas qu'en Belgique que ce fait s'est produit: l'enquête de nos envoyés spéciaux à Düsseldorf a été reprise, dans presque tous les pays du monde, par les plus grands journaux et magazines.



Dessin exécuté par Almazoff, à la Santé.

Un artiste ignoré : Michel Almazoff

MICHEL ALMAZOFF profite des loisirs forcés que lui procure sa détention à la Santé. Il est moins souvent convoqué au cabinet de M. Matifas, le plus courtois des juges d'instruction, et il s'ennuierait affreusement dans sa cellule s'il n'était, plusieurs fois par semaine, distrait par les visites de son défenseur, M^e Jean-Charles Legrand, et par les travaux d'art caricatural dont *Détective* a pu se réserver la primeur.

Le tailleur de la rue Saint-Gilles s'est révélé dessinateur scrupuleux, poussant jusqu'à la minutie le choix de la composition. Certes, les dessins que nos lecteurs peuvent apprécier ne portent pas encore la marque d'un talent exceptionnel: ce sont des exercices d'écolier appliqué et qui se venge.

Nul n'en contestera cette malicieuse satisfaction à Michel Almazoff. Qu'avec son porte-plume trempé dans l'encre sale que fournit le concessionnaire de la Santé, — comme il faudrait « bazzarder » ce stock de papeterie plus que médiocre: papier, plumes, encrier!... — Michel Almazoff se plaise à fixer d'un trait vengeur la silhouette de ceux qui l'accusent et qu'il accuse, c'est bien, on le conçoit, la riposte régulière, une sorte de légitime défense.

L'artiste ignoré jusqu'à ce jour, et qui de vraison « lan-

le diable pose ses griffes sur les réprouvés; c'est le début du châtement...

Un souci professionnel se remarque: le revers du manteau, les parements, les boutonnières y sont dessinés avec une précision dont on ne peut que féliciter le petit boutiquier de la rue Saint-Gilles.

Comme il est nécessaire de ne pas rester toujours sur un plan symbolique aussi élevé, Almazoff se joue de lui-même... en d'autres dessins que nous avons vus.

Dans une pose à la « Charlot », il nous donne sa « gari-cature ».

Enfin, aux heures plus sombres, il se représente sur son lit de douleur: voici étendu « un innocent martyr de la police judiciaire, par Benoît et Nicol ».

Après quoi, la bonne humeur reprenant le dessus, il ajoute: « Tout ça, c'est de bon souvenir... »

Nul doute, en effet, que Michel Almazoff ne garde un excellent souvenir de l'hôtel de la Santé!

Jean MORTIÈRES.



cement » à l'appui de *Détective*, trouve dans son épreuve actuelle un thème inépuisable. Ses dessins se piquent de quelque ironie. Qu'on en juge plutôt.

Voici la grande fresque, qui se ressent des origines orientales d'Almazoff. Sous la divinité couronnée et barbue, au centre de la fresque, le tailleur arménien, accompagné de son épouse à l'incomparable dévouement, reçoit les palmes du martyre que lui tend un angelot...

Puis voici les « réprouvés » par ordre d'importance: M. Benoist, M. Nicolle et « l'armée civile de Benoist et de Nicolle ». Un revolver sort de la poche des chefs...

DÉTECTIVE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France et Colonies.....	55.»	28.»
Étranger		
Tarif A.....	72.»	37.»
Étranger		
Tarif B.....	82.»	43.»

Compte Chèque Postal n° 1298-37

DÉTECTIVE

RÉDACTION
ADMINISTRATION
35, Rue Madame
PARIS - VI^e
Téléphone: LITTRÉ, 32-11

GEORGE - KESSEL
Directeur
Rédacteur en Chef

Marcel MONTARRON
Secrétaire général



Au moment du dernier et étonnant exploit du Roi des Montagnes, en septembre dernier, la presse grecque accordait à ce fait divers de larges manchettes.

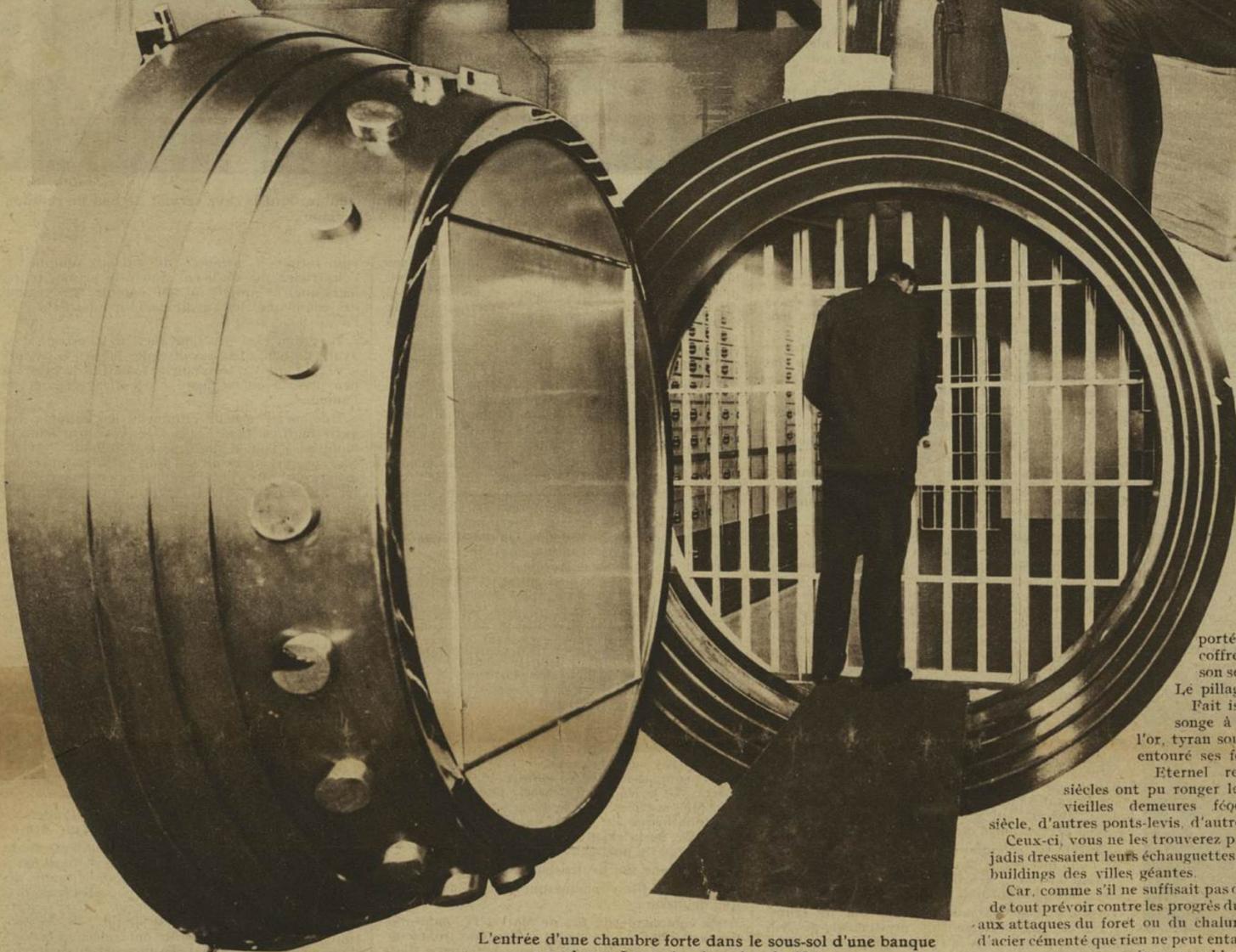
Voici l'aspect de quelques numéros d'un journal de Salonique rédigé en français et parus à cette époque.

Lire, en pages 8 et 9, la suite du sensationnel reportage de Paul Bringuier: *Les Rois des Montagnes*.

LES FORTERESSES DE L'OR



Des soldats en guerre ? Non, des gardiens de l'or... Voici comment circulent en Amérique les liasses de dollars...



L'entrée d'une chambre forte dans le sous-sol d'une banque moderne. La porte pèse plus de 45 tonnes.

UNE banque cambriolée à Berlin. On se souvient de l'aventure, vieille de quelques mois. Par une galerie souterraine, creusée à plusieurs mètres sous terre, des spécialistes armés de pioches et de chalumeaux s'étaient introduits, après quinze jours d'efforts, dans la chambre du trésor de la Banque...

Dans cette sorte de bibliothèque d'acier où chaque livre est une cassette, où chaque cassette contient dans son ventre une portée de petits coffrets, où chaque coffret a une serrure, où chaque serrure a son secret, rien n'avait résisté à l'attaque. Le pillage fut intégral.

Fait isolé et presque incroyable, si l'on songe à tous les moyens de défense dont l'or, tyran soupçonneux des temps modernes, a entouré ses forteresses.

Eternel recommencement des choses. Les siècles ont pu ronger les herses et combler les fossés des vieilles demeures féodales, voici, en plein vingtième siècle, d'autres ponts-levis, d'autres fossés, d'autres chemins de ronde. Ceux-ci, vous ne les trouverez pas sur les crêtes où les seigneurs de jadis dressaient leurs échauguettes, mais cachés en plein sol, sous les buildings des villes géantes.

Car, comme s'il ne suffisait pas de rendre inviolables les coffres-forts, de tout prévoir contre les progrès du cambriolage scientifique, d'opposer aux attaques du foret ou du chalumeau oxyacétylénique des cuirasses d'acier cimenté que rien ne peut entamer, on a voulu, par surcroît, rendre inexpugnables les « chambres fortes », qui, dans les banques, renferment ces coffres.

Voyez ce ventre d'acier, cette porte de coffre grossie dix à vingt fois, et qui semble vue à travers une immense loupe, c'est l'entrée de la citadelle souterraine.

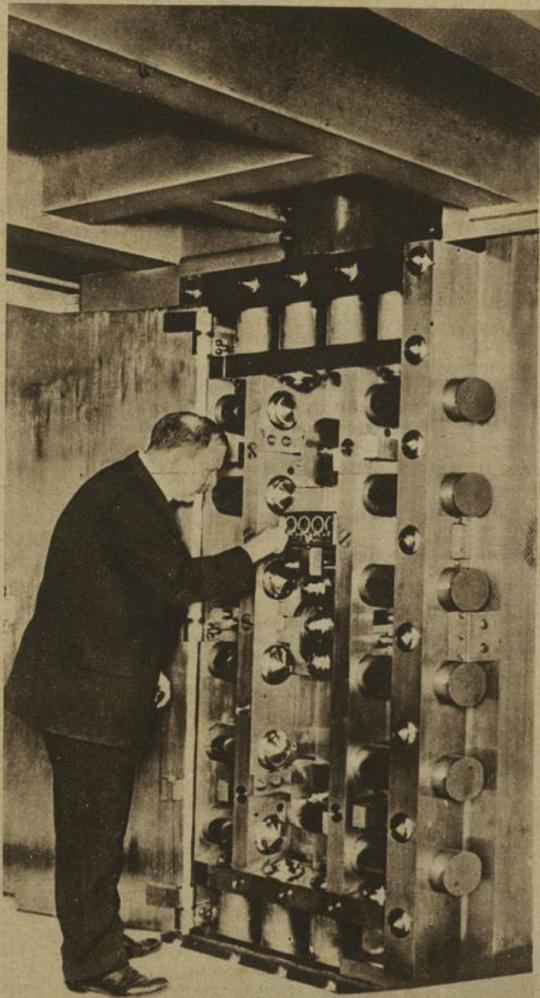
Une serrure est cachée dans le blindage. Une serrure grosse comme un trou d'épingle. Une clé plus mince qu'une allumette suffit à faire tourner le bloc monstrueux sur ses gonds invisibles.

Mais la nuit, lorsqu'il est fermé, qui oserait s'attaquer à ce cyclope d'acier.

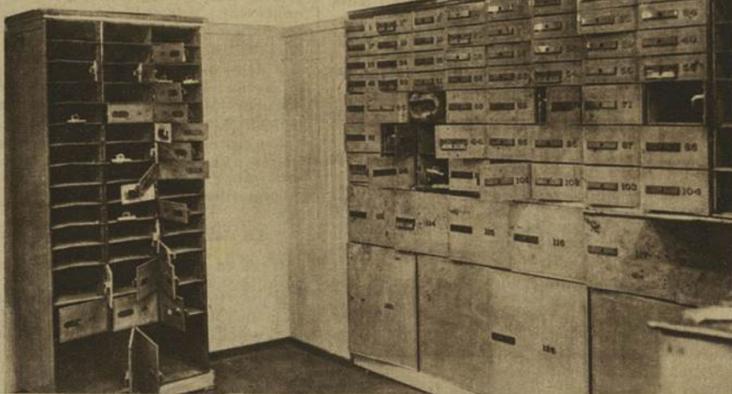
Pour l'atteindre, il faudrait d'abord s'engager dans ce couloir de mosaïque, fermé à droite et à gauche par de solides barreaux de fer.

Mais ce couloir a soudain disparu ! Chaque soir, sur la simple pression d'un bouton, les dalles de mosaïque se dérobent et s'enfoncent dans la muraille de marbre.

Vous trouverez à leur place un fossé profond de vingt mètres. Ce chemin de ronde fait le tour de l'immense cube de béton armé et d'acier où sont enfermés les coffres. Il y a là trois mètres d'eau — assez pour noyer un homme — et les parois lisses et savonneuses ne donnent aucune prise.



On vérifie la merveilleuse machinerie du monstre d'acier.



La salle des coffres de la Banque Berlinoise après le passage des malfaiteurs

Mais si, renonçant à franchir le fossé, les malfaiteurs songent à attaquer la forteresse par le sol ou par le toit ?

Le même mur d'acier et de béton qui entoure les faces latérales du cube se retrouve en bas et en haut et ce mur défie mieux que le foret ou le chalumeau, la dynamite elle-même.

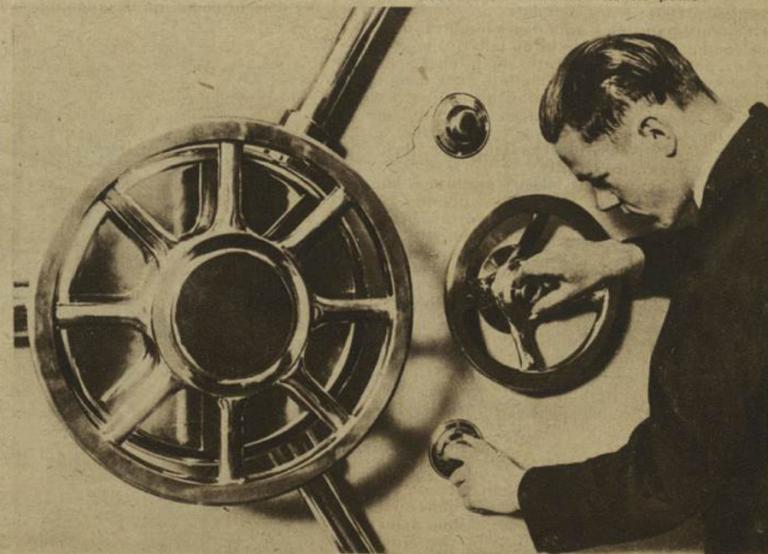
Certaines banques ont imaginé, en outre une galerie de périscoopes constamment éclairés et qui permettent à toute heure du jour et de la nuit de surveiller l'une des faces quelconques de la chambre forte.

La nuit, les gardiens préposés à cette surveillance sont protégés contre la somnolence ou l'inattention par des sonneries qui retentissent toutes les dix minutes et qu'ils ne peuvent faire taire qu'en actionnant certaines manettes.

Et si enfin, ces ponts-levis électriques, ces fossés à eau courante, ces murs calculés pour se jouer du fer, du feu et de la poudre, ces serrures colossales à clés lilliputiennes, ces herses d'acier, ces périscoopes de précision, si toute cette machinerie de conte de fées demeurait impuissante, quel miracle pourrait sauver l'or ?

La mort. Un réservoir de sable s'ouvrirait, en cas d'émeute, pour engloutir le trésor inviolé.

M. LECOQ.



Et voici les manettes mystérieuses qui commandent au pont-levis et aux réservoirs secrets.

Les mystères de Dijon

Dijon (de notre envoyé spécial.)

UNE vieille femme nous montra le chemin. A demi-courbée, elle élevait sa lampe au-dessus de nos têtes, allongeant ainsi nos ombres. Nous étions rue Bossuet, sur l'emplacement d'un ancien monastère dont seule la crypte subsiste. On nous fit descendre un escalier où on nous fit baisser la tête, pour ne pas heurter la voûte. Les marches en étaient si usées que nos pieds se prenaient dans des trous comme dans des pièges. Nous arrivâmes dans un labyrinthe d'où partaient des voies obscures, encombrées de planches et de ferraille. La lampe enfin se fixa, nous étions dans la caverne des « Chevaliers ».

C'est vrai, vous ne connaissez pas « les Chevaliers » : ni les journaux de Dijon, ni la grande presse de Paris n'en ont parlé. Seul le reporter de *Défective* était sur les lieux.

Les policiers perquisitionnaient. Je risquai une main hésitante sur une panoplie formée avec de vieux couteaux, des sécateurs, des revolvers, et retenus par des clous rouillés, au-dessus desquels on lisait, sur les planches disjointes, l'inscription « armes ». Je fis basculer un tonneau où se voyaient encore les traces d'une bougie, et au-dessus duquel m'affirma-t-on, étendant les mains comme sur un autel, les gosses cruels s'étaient juré une amitié et une fidélité éternelles...

Ils étaient cinq, cinq gamins inconscients et tragiques. Le plus vieux avait seize ans ! Un des policiers éleva la voix, et me précisant leur silhouette, recréa pour moi un proche passé.

Au centre du labyrinthe, se tenait le fils d'un des plus gros assureurs de la ville, René B., rouquin râblé, énérique, sûr de lui, qui prenait le ton d'un chef. Un gamin, Louis X., recevait de

Des inscriptions, un peu partout, s'étaient sur les murs : M. C. M., mafia des chemises noires, C. P. C., chevaliers des portes closes.

La police de Dijon avait pu se croire menacée par une armée redoutable. L'armée ? Un groupe de gosses portant le béret de l'Ecole pratique, écoliers en passe de devenir commerçants ou fonctionnaires, dont une mère attentive brossait la culotte au matin et soignait la cravate. Ils avaient seize ans en 1927, ai-je dit, lorsque dans une cave de la rue Bossuet, ils firent le serment de marcher sur les traces des bandits célèbres, parmi lesquels ils confondaient Cartouche et Mandrin, Rocambole et Fantomas !

René B., le fils de l'assureur, a fait le récit de leur navrante aventure. Ils jouaient aux voleurs et aux incendiaires comme d'autres jouaient à la main-chaude, ou aux dominos !

— Nous voulions, disait-il, connaître la peur et l'héroïsme.

Et de leur crypte, où des araignées tendent leurs toiles, leur imagination en délire soulevait les toits des masions, défonçaient les portes, pour découvrir un champ de carnage. La rue leur parut, après réflexion plus propice.

Les voici, un soir de mai 1927, rue de Longvic. Il est dix heures. Ils ont décidé une attaque nocturne qu'ils croient de grand style. L'occasion se présente sous les traits d'une femme du peuple. Ils l'arrêtent, lui arrachent son sac et s'enfuient. Quelques Dijonnais ameutés ouvrent leurs fenêtres et voient leurs ombres disparaître. Ils se retrouvent dans la crypte de la rue Bossuet, vacillant sous la peur comme leur bougie dans leur main.

Ils comptèrent leur butin. Le sac volé contenait quinze francs. René B., leur chef, ne chicana pas sur sa part. Henri S., et Albert H., maffiosi intrépides, et lui reçurent chacun cent sous !...

Association de malfaiteurs, attaque nocturne, ils avaient déjà mérité le bagne.

Ils avaient volé : on assure qu'ils pensèrent à commettre un crime ! A seize ans ! Celui qu'ils avaient promu lieutenant de la Mafia leur en fournit le prétexte. Ce fils de magistrat, sans doute au courant du Code, les ayant invités à la prudence ils le prirent de haut.

Une chemise noire ne devait pas avoir peur le gamin, intimidé, protesta de sa bonne foi. Il avait douté du succès : il était nécessaire qu'il se justifiait. Un conseil de guerre, tenu dans la caverne, décida de son sort. Qu'exigea-t-on de lui ? L'incendie d'une ferme appartenant à son grand-père, et même, affirma-t-on, l'assassinat d'une femme. Le maffiosi reculant devant l'horreur de la tâche imposée, disparut. Une expédition punitive fut décidée, pour que le « traître » tirât une leçon de la vengeance exemplaire qui allait lui être infligée. Elle eut lieu en juin 1927. René B., Albert H., Henri S., écoliers en rupture de classe, quittent Dijon, un soir à la nuit, par la route de Mirande. Arrivés au Creux-d'Enfer, devant la maison qu'ils veulent raser, ils escaladent la clôture. La porte est ouverte, ils découvrent des ballots de laine, d'autres objets qu'ils déposent sur la route, puis dans la maison qu'ils abandonnent ; ils oublient une bougie qu'ils ne prennent pas la précaution d'éteindre...

Furent-ils incendiaires par inadvertance comme ils l'ont dit depuis ? Le fait est que lorsqu'ils reprirent la route, des flammes montèrent dans le ciel : la maison brûlait !...

Ils n'avaient pas encore l'habitude du crime. Aussi se débarrassèrent-ils prestement de leur butin, le jetant dans la rivière qui passe à Dijon, l'Ouche, après un simulacre de partage. Deux nouveaux venus, Paul V., et Adolphe C., électricien, celui-ci grand et fort, qui remplaçaient dans l'association le fils du magistrat défilant, modifièrent leurs conceptions et mirent au point leurs instincts. Adolphe C., avait déjà fait ses preuves en dévalisant la cave du curé de Notre-Dame de Dijon, vol pour lequel il avait été condamné à trois mois de prison avec sursis. Il se fit nommer chauffeur de la Mafia. Chauffeur ? Une automobile lui était nécessaire. Les « Chemises noires » eurent en avoir trouvé une dans un faubourg de Dijon, à Larrey : celle du docteur Castille, remise dans une villa, qu'ils se firent indiquer par des gens de Sainte-Anne. La maison était isolée et inhabitée : ils enfoncèrent une porte, mettent en marche la voiture. Leur imagination leur fait croire qu'ils sont poursuivis par les gendarmes : ils l'abandonnent sur une route et s'enfuient.

Sans véhicule, les grandes aventures des routes leur sont défendues : ils reviennent en ville. L'attaque du lycée où ils ont reçu leurs premières leçons leur apparaît comme un exploit digne des grands brigands des grandes époques. Ils s'y livrent pendant une nuit de juillet 1927. La porte du lycée est verrouillée : ils brisent des carreaux, passent au travers. Voici la salle de physique, la salle d'archéologie qu'ils connaissent bien. Ils



Les enquêteurs interrogent la concierge de l'immeuble dont la cave servait de lieu de réunion aux jeunes « chevaliers ».

(Photos Detective.)

voient les vitrines, les tiroirs. Emplissez vos poches, maffiosi : à votre portée sont les appareils délicats, où, à vos yeux éblouis, se manifestèrent des phénomènes surprenants ! Voici du nitrate d'argent. Du fil de platine. Inscrivez maintenant votre griffe mystérieuse : M. C. M. (Maffia des Chemises Noires) sur les murs, sur les parquets. La Mafia a passé !...

L'émotion avait gagné la ville ; on ne s'entretenait que des mystérieux brigands, de partout, à la police, au Miroir, qui est le temple dijonnais de la musique et de la bière, au théâtre, à l'Olympia et presque dans le cabinet du maire.

On s'en entretenait bien davantage encore, quand on apprit quelques jours plus tard que l'Ecole pratique où les Maffiosi avaient perfectionné leur éducation, avait reçu la visite de la bande redoutée. Ils avaient interrompu le drame par une scène de vaudeville ! Qu'ont-ils fait ? Ils ont pénétré dans le cabinet du Directeur, où si souvent, ils étaient entrés la tête basse. Ils ont couvert les murs de signes symboliques ; ils ont emporté les clés du cabinet directeur, rafflé les carnets d'élèves, chapardé deux violons (René B. est musicien), et parcouru les classes en brisant tout. La vengeance d'Aliboron !

Qui fût soupçonné, je vous prie, de toutes ces vilénies, les fils de bons bourgeois cossus, voire rentiers, qu'on saluait au passage ? Pouvait-on supposer qu'ils détruiraient, par goût de la destruction, une vitrine rue Le Nôtre, un distributeur d'essence, rue de Tivolé ? qu'ils dévalisaient la nuit un chantier de construction électrique. Et était-il croyable que pour être admis parmi les tristes compagnons de l'aventure, le fils de l'instituteur, G..., leur ami Marcel, dont ils avaient refusé les services à cause de sa faiblesse, dévalisa la bibliothèque de l'Ecole pratique, jonchant le sol battu de la crypte de la rue Bossuet des débris qu'ils portaient.

Tout a une fin, heureusement.

Fut-ce les films romanesques, Adolphe C. manqua de mesure.

En compagnie du fils de Marcel H., capitaine de recrutement, il voulut piller les trones de Notre-Dame de Dijon ! Il est dangereux d'offenser les Dieux ! Un suisse les arrêta dans la sacristie. Ils avaient volé cent cinquante francs. Au lieu de revenir rue Bossuet, ils échouèrent en prison, puis en correctionnelle. Les juges se prononcèrent : Marcel H. fut condamné à six mois de prison avec sursis, et Adolphe C. récidiviste, à un an sans sursis.

Fidèles à la loi de leur mafia, ils respectèrent le silence. Leurs complices se terrèrent. L'effroi les pénétrait, la crainte du châtime amollissait leur énergie.

En septembre 1927, les maffiosi des « Chemises noires » abandonnèrent leur caverne. La pluie fait disparaître les inscriptions qu'ils ont faites sur les murailles. Dijon respire !...

La dernière aventure des Chevaliers.

C'est en vérité une aventure peu croyable et ce qui est encore plus incroyable, c'est que deux ans plus tard, en cet an de grâce 1929, l'association des Chevaliers des Portes Closes ait pu naître des cendres de la Mafia disparue...

Il convient de dire que l'ancien chef des Maffiosi, René B. avait un peu tardivement, il est vrai, modifié sa conception de l'existence. Il tenait à vivre tranquille et sans histoire. Marcel H. le pillier d'église ne se soucia pas non plus de se

voir retirer le bénéfice du sursis. Adolphe C., l'électricien dès qu'il eut quitté la prison, reprit leurs anciens projets à son compte. Le régime des condamnés ne l'avait pas amendé. Peut-être l'avait-il perverti !

Le grand chef des Chevaliers des Portes Closes avait dix-neuf ans : ses disciples Marcel G., Georges V., Paul V., trois anciens maffiosi avaient à peu près, le même âge ! L'âge des rêves et de l'amour !

Une même ardeur criminelle les anime... Un autre maffiosi Paul V., engagé dans la marine et mobilisé à Toulon, partage leur frénésie, l'aventure leur est nécessaire, à tout prix, et toutes les aventures... Ils s'entendent entre eux pour adopter un langage secret, cryptogramme enfantin, qui doit rendre leurs correspondances indéchiffrables !

Ils projettent la construction d'une barque qui leur permettra, nouveaux corsaires, de terroriser les riverains de la Saône. Ils s'emparent d'une automobile, celle du docteur Perraud, laissée sur une place de Dijon, puis, craignant qu'elle ne les dénonce, ils l'abandonnent sur une route. Leur organisation se précise. Pour tous les grands exploits qu'ils préparent un arsenal est nécessaire, l'arsenal dont ils ont vu la description dans les films américains. Ils se procurent des casse-têtes, des lampes électriques, des revolvers, des pinceaux. Ils se confectionnent des masques noirs...

Quelle grande action se proposent-ils d'accomplir ? Celle-ci d'abord. Ils connaissent à Dijon un médecin de grand dévouement et d'une grande bonté, M. le docteur Renaud. Au jour convenu, ils en feront leur victime ! Un coup de téléphone est vite donné...

— Allo ! allo ! L'enfant de votre fermier de Cottigny est gravement malade. Il faut venir !

Déjà, ils voient le docteur accourir, de toute la vitesse de sa limousine. Cottigny est à quelques kilomètres de Dijon, sur la route de Mirande. Ils connaissent les lieux : ils ont pris toutes leurs dispositions pour arrêter le médecin dès qu'il aura quitté la ville. Leur plan est simple : ils disposeront une automobile, qu'ils ont volée, en travers d'un chemin, et quand ils apercevront leur victime, ils réclameront son aide.

Le docteur Renaud met pied à terre. Ils le terrassent, le ligottent, le tuent peut-être, et après lui avoir pris ses clés, lui empruntent sa voiture, reviennent à Dijon et mettent sa maison à sac... Malheur aux domestiques ou aux parents du docteur Renaud s'ils s'opposent à leur passage.

Le sang pourra couler...

Cela, c'est l'avenir... Une entreprise immédiatement réalisable exige d'abord, tous leurs soins. Il s'agit de forcer le coffre-fort d'un prêtre, l'abbé Contant, directeur de l'Institution Saint-Joseph. Marcel G., l'adolescent fragile, et Georges V., tentent l'expédition. Dans la nuit du 22 au 23 octobre dernier, ils escaladent un mur : le vent qui fait craquer les branches les fait reculer d'épouvante. Ils repartent le lendemain, avec la certitude d'être désormais cuirassés contre la crainte ; les voici tristes chevaliers sur la pente de l'assassinat. Deux cristes surgis de l'ombre les arrêtent dans leur course. Sont-ils perdus ? Ils sont sauvés, ils n'iront pas ce jour-là au bout de leurs desseins...

Des inspecteurs de police se sont assurés d'eux, les prenant pour des voleurs de gare...

— Haut les mains !

On les questionne.

Pourquoi ces revolvers, ces lampes et ces masques ?

C'étaient encore des enfants, ces terribles chevaliers des portes closes ! Ils ne se firent pas prier pour confesser leurs crimes. Après s'être dénoncés entre eux, les chevaliers des Portes closes dénoncèrent les compagnons repentis des Chemises Noires. Ils furent bientôt sept dans le cabinet du juge d'instruction, tête basse, tremblant de tous leurs membres.

On leur a dit qu'ils vont comparaître en Cour d'assises. Ils paraissent n'y pas croire. Des enfants, ce ne sont encore que des enfants, que ces gosses inconscients et cruels.

Sait-il, le jeune Marcel H..., que son père, promu commandant, a dû donner sa démission savoir-ils, ces compagnons, que leurs familles se lamentent ? Attaque nocturne, vols avec effraction, association de malfaiteurs, il n'en faut pas plus pour mériter le bagne !...

Dans la solennité d'une audience, où douze jurés siègeront sur d'anciennes stalles à la place où se tenaient autrefois les membres du Parlement de Bourgogne, finira la triste roman.

Des enfants ! Sans doute les jugeront-ils comme tels. Puisse, néanmoins, la leçon être profitable à ceux qu'une imagination déréglée, un désir maladif de l'argent, une fausse conception de l'aventure, conduiraient à suivre leur exemple.

Henri DANJOU.



L'endroit, sur la route de Cottigny où les jeunes bandits devaient attaquer le docteur.

ses mains le brevet de lieutenant de Mafia. C'était le fils d'un magistrat de Dijon. Deux autres adolescents, Henri S., fils de commerçants aisés, Albert H., celui-là le plus élégant de tous, fils d'un capitaine du recrutement attendaient leur tour. Ils furent nommés membres actifs de la Mafia des Chemises Noires.

Un dernier enfant, au visage creusé, Marcel G. restera dans l'ombre. Marcel était le fils d'un instituteur de Dijon. Il réclamait sa part de crime. On la lui refusa : il n'était jugé ni assez barbare, ni assez fort pour mériter pareil honneur !

Une exclamation me détourna de cette évocation. On venait de découvrir dans un des recoins de l'ancienne crypte, des vestiges du butin, entreposés là autrefois par la Mafia : des débris de laine, des traces de métaux. A cet endroit, les maffiosi dijonnais s'étaient disputés leurs dépouilles, tandis que dans la campagne, toute proche, des flammes s'élevaient au-dessus de la terre où ils avaient passé. Là, ils avaient débattu les termes de leur code secret. Là, tristes héros d'un film, hélas, trop vécu, ils avaient essayé leurs revolvers, fourbi leurs armes, découpé des masques, préparé leurs complots !

On avait pour moi animé des ombres. Elles nous conduisirent aux limites du labyrinthe, dans la cour d'une maison vétuste, où le chef « des chemises noires », René B. habitait, près dans la ville, où la bande magique, avait un peu partout dévalisé, incendié... et enfin au Parlement de Bourgogne, aujourd'hui le Palais de Justice, où dans le couloir du juge d'instruction elles s'incorporèrent à des corps vivants.

Ceci n'est pas un conte ! Deux gendarmes surveillaient les inculpés. Au fur et à mesure des années, la bande avait gagné en importance. Elle avait aussi changé de nom. Ils étaient sept sur le fragile banc de bois de l'instruction, et la mafia des « Chemises noires » avait fait place aux « Chevaliers des Portes Closes ».

C'est à peine croyable, murmurai-je, et personne n'en a rien su !

Personne, murmura un des gendarmes, et cependant, ils vont comparaître en cour d'assises.

A l'oreille, afin de m'ôter tout scepticisme, il me fit connaître le nom de leur principal défenseur, Gaston Gérard, député-maire de Dijon !...

La terreur sur la ville.

Un film vécu, c'était bien cela que ces cinq gamins venaient de composer dans la quiète ville du Téméraire, à Dijon, porte de la Bourgogne ! Un film qui peut les mener à bord de *La Martinière* jusqu'en Guyane. J'en reconstituai tous les épisodes. On y pouvait trouver une mauvaise, mais tragique matière romanesque...



L'ÉVENTREUR, LANDRU, HAARMANN, L'ÉGORGEUR...



Les ruelles de Whitechapel.



Par Pierre Mac Orlan

ES quatre noms appartiennent beaucoup plus à la littérature qu'à la réalité, tout au moins pour ceux qui ont une opinion très limitée de la réalité des faits et des spectacles de l'existence sociale des hommes. Jack l'Éventreur, Landru, Haarmann de Hanovre et le mystérieux assassin de Dusseldorf reconnaissent le même maître le démon des pensées secrètes. Ce personnage incomparable et multiforme donne une jeunesse toujours renouvelée au romantisme de la rue, de la plaine et des bois. Il apparaît toujours dans les spectacles de l'imagination comme un acteur rusé de faible stature. Il est habile, arrogant lamentable et ingambe. Des détails de visage qui, chez d'autres, seraient simplement vulgaires, — comme la lividité du teint, — deviennent pour lui les éléments mêmes de la terreur moite qu'il inspire. Sa force naît de son infamie et de la cruauté épouvantablement inconsciente de ses instincts.

La véritable incarnation de celui qu'on nomma Jack l'Éventreur fut celle à qui Stevenson donna le nom d'Edouard Hyde. On connaît l'étrange histoire d'un personnage de la bourgeoisie décomposé en deux principes : celui du mal et celui du bien. Jackill ignore pendant le jour ce qu'Edouard Hyde, son double sinistre, peut commettre au cours de la nuit. Le châtement commence précisément au moment même où les deux personnalités du même homme peuvent se comparer et se juger réciproquement. Jack l'Éventreur disparut peut-être, impuni par les hommes, le jour qu'il eut pleine conscience du joug indescriptible qui peuplait ses nuits de cadavres éventrés.



Jack l'Éventreur aurait révélé, paraît-il, sa véritable identité, avant de mourir dans un quelconque hôpital des Etats-Unis. Le mystère demeure, cependant, intact, gonflé d'horreur et de suppositions, tel qu'il était, il n'y a pas si longtemps, quand il faisait galoper d'effroi, la nuit venue, les filles publiques dans le quartier de Whitechapel. En ce temps-là, Whitechapel était encore un quartier mal famé comme Montmartre, la Chapelle et Belleville pouvaient l'être il y a quarante ans. Ce n'était pas l'honnête ghetto actuel, mais un bloc de maisons sordides où la misère inventait pour aider à la damnation un pittoresque presque inimaginable. Les filles publiques habitaient Petticoat Lane et Houndsditch, entre Algate et Bischopsgate. Petticoat Lane est devenu Middlesex street. Mais dans la police on garde encore le souvenir de Jack. On sait que cette grande porte cochère en bois, dans Worthworth street, ferme la cour où fut trouvé le cadavre de la première victime de l'Éventreur. Ce monstre fameux faisait songer à l'homme invisible de Wells. Il tuait avec une rapidité suffocante, puis il se fondait dans le brouillard. Il pouvait choisir entre Mayfair et les basses rues de Poplar pour reprendre sa silhouette normale. La terreur régnait dans les quartiers populaires de Londres. Elle était semblable à celle qui fait frissonner les filles et les femmes de Dusseldorf quand le vent se plaint et gémit, pour certaines raisons tout de même. C'est un témoin de tout ce qui se passe dans les terrains vagues et les prairies solitaires.

Il est facile d'imaginer tout ce qu'on voudra au sujet de Jack l'Éventreur. A mon avis, c'était un homme admirablement « normal » durant la journée. « Sa » nuit achevée, peut-être se montrait-il bon père, bon époux.

Tout autre fut Landru. Cet homme surprenant sut dissimuler son double. La justice condamna et guillotina un Landru qui n'était pas absolument l'homme de la petite maison de Gambais. Le Landru qui vivait la nuit devait se transfigurer jusqu'au point où l'abomination cesse d'avoir une signification précise. Celui-là aussi devait savoir quelles voix se mêlaient à celle du vent quand il faisait osciller les lilas de Gambais. Béraud m'a parlé des mains de Landru. Salmon m'a dit ce qu'il pensait du visage de cet homme qui luttait contre d'autres hommes pour des souvenirs dont il ne parvenait pas à reconstituer l'importance. Le malentendu entre la justice et les criminels est souvent formidable. Les uns et les autres ne parlent pas la même langue. Les criminels, particulièrement quand la folie érotique les domine, vont au supplice sans avoir bien compris ce qui leur arrivait. Il est bien entendu que la justice n'a pas à se préoccuper de ces détails, puis-

Haarmann, le boucher de Hanovre, et la gare où chaque matin il venait arrêter les sans-travail attardés.

qu'elle se doit de protéger la collectivité contre tous les éléments de mortification.

Landru, bien que chacun puisse revoir son visage devenu populaire, demeure un personnage du mystère et de l'ombre criminelle. Tel qu'il est, il représente l'ordre et l'économie, deux vertus inoffensives mais transposées dans un domaine où le sang ruisselle clandestinement.

Mais c'est l'Allemagne qui devait nous offrir ces deux grands compagnons de la mandragore, plante créée par les derniers sursauts d'un pendu. Haarmann, le boucher de Hanovre, et l'Inconnu des kermesses de Dusseldorf. Hanovre est une ville où l'on trouve de tout : des quartiers opulents, triomphe du ciment armé romantique, et des ruelles où, soi-disant, on voyait des restaurants qu'Haarmann fournissait de viande humaine. Une pauvre femme à qui le président du tribunal demandait si elle avait acheté de la viande à Haarmann, répondit comme en s'excusant : « Oh! non, nous n'étions pas assez riches, nous n'achetions que des morceaux d'os pour faire la soupe. » Le mystère effroyable n'est pas dans les alysses où vivent les poissons aveugles, mais dans les profondeurs encore inexploitées de la misère humaine, et il est difficile d'y pénétrer sans avoir fait le sacrifice d'une série de choses que nous considérons tous comme essentielles. Autour d'Haarmann gravitaient des larves d'une matière particulièrement répugnante, telle était Dorchen, cette petite prostituée à chair de poisson lépreux, et M. Hens, inverti à tête de clown assassin. C'est celui-là qui gémissait derrière la porte, cependant que le boucher, en état de crise, étranglait sa victime : « Fais attention..., ah, maudit, tu vas encore abimer le veston! » Pour bien saisir l'horreur que de semblables états peuvent créer, il faut les suivre jusqu'au moment où, le regard clair et l'esprit satisfait, ils se reposent, par exemple, dans une promenade publique, comme tout le monde, sous le soleil honnête.

Est-il de cette essence, le terrible maniaque de Dusseldorf? A mon sens, il les dépasse tous. Sa folie l'élève effroyablement au-dessus de toutes les hypothèses que peut suggérer un criminel. Il est rusé au delà de toute exception. Sa ruse est comparable à celle de ces aliénés qui, il y a quelques années, trouvèrent le moyen d'ouvrir toutes les serrures de sûreté de l'asile où ils étaient enfermés avec des clefs qu'ils avaient fabriquées dans le fer-blanc de vieilles boîtes à conserves. La logique des fous dépasse les limites de notre pauvre imagination. L'imagination de l'Inconnu de Dusseldorf est parfaitement inhumaine. Elle n'a aucun rapport avec les mesures dont se servent les hommes pour évaluer la qualité d'une imagination. Ce n'est peut-être qu'un prodigieux idiot à face benévole. En dehors de la minute suprême où tout chavire en

Le champ où furent assassinées, à Flehe, faubourg de Dusseldorf, les fillettes Lentzen et Harmacher.



Landru attendant le verdict pendant la délibération du jury.
En haut : La maison de Gambais.

lui, à cette minute où le mauvais maître des arrières-boutiques cérébrales se courbe sous sa loi, ce n'est peut-être qu'un inoffensif crétin dont l'imagination travaille sans répit. C'est souvent dans le crâne cimenté des imbéciles que les aventures les plus folles prennent naissance. L'aventure ! Ce mot est riche en malédiction. Ce n'est pas sur les honnêtes pistes de la terre tropicale ou arctique qu'on peut en rencontrer les limites. L'aventure est dans l'homme. Elle est illimitée. Le sang en est l'effroyable révélateur. Le sang, qui est un mot noble, doit céder, dans ce cas, la place au mot allemand « Das Blut », plus épais, plus tragique, plus riche en images innommables. « Das Blut », création des larves rampantes qui mordent nos talons dans les petites rues sans nom des petites villes sans nom qui règnent sur les événements de minuit.

Pierre MAC ORLAN.



...QUATRE MAÎTRES DE LA TERREUR PUBLIQUE

FORÇATS



Les corvées de soupe viennent à la distribution.

VII. — La case du forçat

INQ heures du soir à l'horloge de Royale. Le vieux gendarme sonne la cloche pour la rentrée. De tous les coins de l'île, les corvées et leurs surveillants s'acheminent vers le camp. Il y a la corvée générale dont les hommes sont crottés ou couverts de poussière, selon qu'il pleut ou qu'il fait beau temps. La corvée d'assainissement, plus propre. Les ouvriers des travaux parmi lesquels on reconnaît les mécanos à leurs cottes graisseuses, et les ébénistes, simples et nets, comme un bon meuble. Les jardiniers portent des gamelles pleines de rata : le surveillant Pied-de-choux les autorise à prendre quelques légumes pour améliorer leur pitance. Puis, ce sont les balayeurs, pour la plupart estropiés, lamentables jambes-de-laine ou bras-de-saindoux, portant comme un fusil leur balai sur l'épaule.

Toutes ces corvées s'arrêtent en ordre devant le poste. Sur un geste du surveillant de semaine, — le surveillant de première classe Léoni, le plus beau gars de Bastia, — les quatre premiers forçats font deux pas en avant, lèvent les bras et se laissent fouiller par les quatre porte-clefs de garde. Puis ils rentrent dans la cour. Tous les forçats passent à la fouille. Selon qu'ils ont payé ou non les porte-clefs, ceux-ci laissent passer n'importe quoi ou saisissent le corps du délit.

Deuxième coup de cloche, c'est l'appel. Leur gamelle à la main, les forçats regagnent leur place sur le bat-flanc. Quelques minutes de silence. Les plus affamés, ceux de la corvée générale, ont déjà avalé leur pitance. Ils sont maintenant autour du tonneau d'eau et lavent leur gamelle.

Dans la cour, le surveillant de garde vérifie la fermeture des deux portes de fer du poste. Les porte-clefs préparent leur ratatouille devant la porte de leur case. Les Arabes, tournés vers le couchant, font leur salamalek. Un brouhaha commence à emplir les cases en même temps qu'une fumée insolite. Dans la case n° 2, des feux s'allument par terre, sur le ciment. Le petit bois sort des cachettes, et le pétrole, les poêles, les tomates et la graisse. Pépette l'Algérien, un débrouillard, lache des déchets de viande, en fait une pâte, avec de la mie de pain, l'étale sur une planche, la découpe en rondelles avec un couvercle de boîte, et voilà des boulettes. Laplanchette les fait sauter dans la poêle. Jamis attise le feu. Une âcre fumée emplit la case. « Qui n'a pas sa boulette, quatre sous. Il n'y en a pas pour tout le monde. » C'est Jamis, camelot de profession, qui crie sa marchandise. Il n'en a bientôt plus. Les uns paient comptant, les autres font marquer ça sur leur compte. Pépette prépare maintenant le café, et en sert un quart pour quatre sous. « Quatre jus, Pépette, et un jeu de cartes. » C'est une partie de belote qui commence. Dans la grande case contenant cent hommes, il y a une dizaine de parties engagées. On joue un café, une cigarette.

Murati, un fort à bras, crie au cuisinier à travers les barreaux de la porte : « Fichot, alors tu m'oublies ? Fichot lui apporte une gamelle pleine de biftecks. Murati ne paie jamais. Si Fichot lui refusait, il saurait ce que ça lui coûterait. Fichot ne refuse pas, c'est un simple. Lui non plus ne paie pas. Les rations seront plus petites demain, voilà tout.

Dans la case mal éclairée d'un quinquet, les forçats ont allumé leurs lampes de fortune. Un peu de pétrole dans une boîte de lait vide, un morceau de chemise en guise de mèche. Cinquante quinquets sont allumés et fument à discrétion. Les forçats jouent aux cartes, lisent, écrivent, disputent. Des couples roucoulent.

■■■■

Un par un, tous les embusqués sont rentrés dans la case. Le porte-clefs ouvre chaque fois la porte et le surveillant vérifie la fermeture. Ce sont les garçons de famille, forçats très sages auxquels l'A. P. tolère de rentrer après l'heure. Il faut bien laver les vaisselles et cirer les souliers des surveillants. L'air important, ils rentrent en case avec des gamelles où gisent les restes du dîner du patron. Quand ils ont été bien sages, ou quand ils sont jolis garçons, la patronne ajoute quelque gâterie.

■■■■

Il est huit heures du soir. La plupart des quinquets de fortune sont éteints. Quelques solitaires lisent encore, absolument étrangers à cette vie écumante. Les auteurs les plus variés échoquent au baigne. Qu'ils se rassurent. C'est là qu'ils sont le mieux lus et le plus aimés. C'est là qu'ils font le plus de bien, le vrai bien, le bien anonyme, celui qui empêche le fourvoyé de s'enfoncer dans la fange et de s'adapter aux hontes du baigne.

Dans le fond de la case, près du couloir menant

aux W.-C., le jeu de la Marseillaise s'installe. Les mœurs du baigne veulent qu'il n'y ait qu'un jeu de Marseillaise par case. Les « teneurs de jeu », tous fiers à bras, en ont la direction absolue. Un manquement à la règle du jeu se vide le couteau à la main. Chaque gagnant de un franc met dix centimes dans la cagnotte. Le jeu fait vivre un tas de pauvres types. Il y a celui qui met la couverture par terre, celui qui vend les cigarettes, celui qui loue les petits bancs, et les vendeurs de chocolat, de berlingots, de café, de sucre arrosé de menthe et aussi celui qui entretient le quinquet. Toute cette valetaille est attentive aux désirs des joueurs. Ils resteront là toute la nuit pour gagner quarante sous. Car le jeu, défendu en principe, admis en fait, dure généralement toute la nuit. Les joueurs vont dormir deux heures, puis reviennent, à tour de rôle ou selon que le jeu les tient plus ou moins cette nuit-là. S'ils sont trop las au matin, ils se feront porter malades. Une part du gain à l'infirmerie, qui marquera de la température, et ils seront reconnus malades. Pourquoi travailleraient-ils, puisque l'A. P. ne les nourrit même pas ? Les débrouillards seuls mangent au baigne. Et une place de teneur de jeu est une bonne débrouille.

Naturellement, Murati est teneur de jeu. Il perd souvent, car il est joueur, mais il se rattrape toujours sur la cagnote. Certaines nuits de jeu intense, la cagnote monte à 500 francs. Tout cet argent des forçats est caché dans le plan.

Aujourd'hui, Murati est sombre. Son ennemi Balestra est sorti de réclusion où il vient de tirer quatre ans pour évasion. Balestra a voulu empoisonner Murati, lequel doit à un hasard de vivre encore. Chacun sait que Balestra sera tué. Ses quatre ans de réclusion l'en ont seuls préservé jusqu'ici. Il n'a pas osé refuser au surveillant d'être mis à la deuxième case où se trouve Murati. Mais depuis quatre heures qu'il y est arrivé, venant de l'île Saint-Joseph, il se cherche des amis éventuels, en prévision d'une bataille possible.

Il est dix heures de la nuit. Le jeu va bon train, animé par vingt joueurs. Tout le reste de la case dort, sauf quelques lecteurs passionnés. Balestra entre dans le couloir menant aux W.-C. Il n'en sortira plus vivant. D'un bond, Murati s'est levé du jeu ; un poignard long comme une baïonnette dans la main, il fonce sur Balestra et le tue d'un coup droit. Balestra a jeté un seul cri. Un deuxième coup de poignard dans la gorge l'empêchera de crier. Puis un autre coup au cœur. C'est fini.

Les joueurs et les lecteurs ont soufflé leurs quinquets et regagné leurs places.

La lampe de l'A. P. jette de vagues lueurs tremblotantes. Murati, tout rouge du sang de Balestra, se lave auprès du tonneau d'eau. Un collègue de jeu l'aide à faire disparaître les taches sur son pantalon.

Un silence mortel, insolite, règne dans la case : « Vingt-deux, Murati. Va à ta place. Voilà les surveillants. » Au cri de Balestra, le surveillant de garde a compris qu'un crime se commettait. Il a averti par téléphone. Vingt surveillants, nantis de lanternes, revolver au poing, entrent dans la case. Murati a une lueur de génie criminel. Loin de se cacher, il allume son quinquet, roule une cigarette et questionne en corse un des surveillants.

Tous les forçats sont éveillés. Le principal questionne, personne ne sait rien, n'a rien vu. Tout le monde dormait. Le principal commande les quatre hommes de corvée pour emmener le mort à l'hôpital. Murati est de ces quatre. Il prend le mort à pleins bras, se tache exprès de sang. Il est sauvé. Car, seules, les taches de sang pouvaient le compromettre, avant la levée du corps. Maintenant, elles le sauvent. Personne, en effet, ne se souciera de dénoncer Murati.

■■■■

Le reste de la nuit se passa en allées et venues furtives. Chacun cachait ou détruisait quelque objet de provenance illicite, en prévision de la grande fouille qui aurait lieu le lendemain, comme c'est l'usage après chaque crime ou chaque évasion.

Au réveil, tous les forçats de la deuxième case furent encore fouillés tout nus. Les porte-clefs sortirent de cette case soixante quinquets, cinquante litres vides, dix poignards, quarante couteaux, deux kilos de café moulu, trois boîtes de graisse de un kilo, des pantalons civils, des peignoirs de dames, des jeux de cartes, un canard prêt à cuire, de fausses clefs, un plan d'état-major de la Guyane et une voile latine retrouvée sous le toit.

Ces objets n'appartenaient à personne. La leçon de Balestra avait produit son effet.

(Lire la suite page 10.)

NOTRE CONCOURS

Il ne tient qu'à vous d'obtenir ce Joli SERVICE à CAFÉ 15 pièces, en Limoges décorés ! Afin de faire apprécier l'excellence de notre fabrication, nous distribuons gratis, sans aucun frais, de nombreux Services, parmi les bonnes réponses à notre question. Il suffit de compléter ce proverbe :

R - o - n - e - s - r - de - c - u - ir
I - l - l - t - p - r - t - - a - p - e - n - t

Le nombre des Cadeaux n'est pas limité. Chacun peut donc obtenir ce joli Service. Ecrivez en joignant enveloppe à votre adresse au CONCOURS de la MANUFACTURE Serr. 122, r. M. Lebranche, Paris

ÉTRENNES A CRÉDIT BATTERIES DE CUISINE EN ALUMINIUM PUR

GARANTI EXTRA-FORT
DE 23 à 40 PIÈCES

POTS
MARMITES
CASSEROLES-PLATS
BOÎTES À LAIT - PASSOIRES
ÉGOUTTOIRS - CUILLÈRES - ÉCUMOIRES
BOUILLOIRES - BOÎTES À ÉPICES
BASSINES À FRITURE
CAFETIÈRES
POÊLES
ETC.

payables en 12 versements
depuis 38 francs

PRIMES GRATUITES
SERVICES DE TABLE, LINGE DE MAISON

Catalogue franco aux lecteurs qui enverront
une enveloppe à leur adresse au

COMPTOIR DES FABRICANTS
RAYON 66 - MÉNAGE
212, Rue Saint-Jacques, Paris (Ve)

CONCOURS DE 1930-1931 INSPECTEUR

du CONTROLE de L'ÉTAT sur les CHEMINS de FER
Carrière honorable, active. Carte 1^{re} classe circulation.
Conditions : 1^{er} avoir de 21 à 30 ans ou plus (serv. mil.)
2^{es} satisfaire concours. Héns. grat. par
l'Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (6^e)

La T.S.F. moins chère

en achetant tous vos appareils et accessoires avec d'un
portantes réductions à notre magasin.

Quelques prix : Poste super-Théos, 6 lampes,
complet et installe à domicile 1360 fr. — Cadres de
puis 122 fr. — Piles 90 volts depuis 36 fr. 75 —
Diffuseurs depuis 110 fr. — Lampes toutes marques
depuis 22 fr. — Accus 4 volts depuis 42 fr. — etc...

Demandez notre catalogue
PHARE-RADIO, 202, rue Saint-Denis, PARIS
ouvert dimanches et fêtes

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'Ecole Supérieure de Représentation fondée par les Industriels de l'Union Nationale, seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis, 38 bis, Chaussée d'Antin, Paris.

MAIGRIE

pour être mince et distinguée, entièrement ou d'une partie du visage ou du corps, sans rien avaler, facile à suivre.

— LE SEUL SANS DANGER ABSOLUMENT GARANTI. —
1^{er} résultats en une semaine, effets durables. — Ecr. de notre part à : H. M. Stella Golden, 47, Bd de la Chapelle, Paris-X^e qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

L'ENNUI c'est LA MORT Pour RIRE et FAIRE RIRE

Farces, Attrapes, Surprises, Articles de Physique et de Prestidigitation, Chansons, Monologues, Pièces de Comédie, Livres utiles et de Jeux, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc. Art. de Cotillon et Carnaval, Méth. de Danse, Instruments de Musique, etc. — Secrets de toutes sortes. Toujours des nouveautés. Catal. illustré, cont. 2 fr. en timbres. Se recoit mm. de jour na.
H. Billy, 8, r. des Carmes, Paris-5^e

Maison de Confiance fondée en 1808

au 16 fg. Montmartr
day le centre le plus curieux de Paris

LA JOYEUSE TAVERNE

FANTASIO

vous offre
la lumière
la gaieté
son entrain

avec ses 2 excellents orchestres
et ses nombreuses attractions

thé
danse

TELEPHONE
provençe
80-47

soirées
danse

Bar Américain J. VAILLANT

AU COMPTOIR D'ORLEANS

112-114 - AVENUE D'ORLEANS - PARIS - TEL. VAUG 15-62

Maison sans aucune succursale

BIJOUTERIE - ORFÈVRE - JOAILLERIE

HORLOGERIE - CARILLON

GARNITURES DE CHEMINÉE

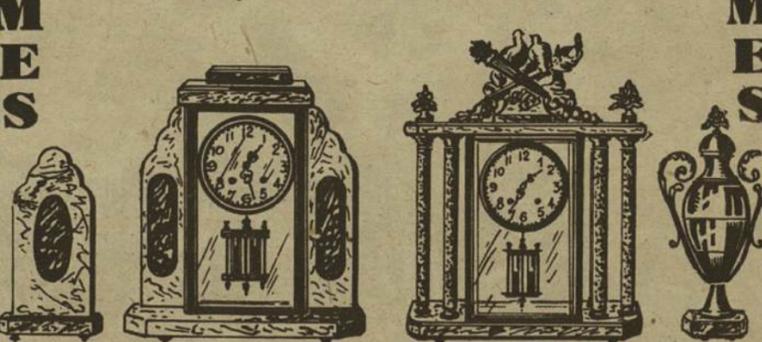
NOËL & JOUR DE L'AN



GARNITURE
marbre 2 tons, excellent mouvement garanti
1 an. Valeur 150. Réclame spéciale, les 3 pièces 95. »

GARNITURE
marbre riche 2 tons, bronze, excel. mouvem.
quinz. à sonnerie, gar. 5 ans. Valeur 850. » Prix 625. »

PRIMES
300 modèles de garnitures en magasins. — Objets d'Art. PRIMES



RÉGULATEUR
marbre 2 tons, excellent mouvement quinz.
à sonnerie. Balancier mercure, garant. 5 ans.
Val. 850. Réclame spéciale. ment établie p^r notre maison 645. »

RÉGULATEUR
marbre et bronze véritable, excellent mou-
vement quinzaine à sonnerie, balancier mercure, gar. 5 ans
Valeur 1250. » Prix 945. »

Nos magasins seront ouverts le Dimanche du 1^{er} Décemb. au 15 Janv. — Demandez notre catalogue D



Georges Mc Manus, l'homme au sourire, accusé de l'assassinat du bijoutier Rothstein, comparait devant les assises de New-York. Le procès sensationnel dont *Détective* a exposé les faits sera un des plus longs que la cour ait eu à juger depuis longtemps.

La machine à découvrir le mensonge

New-York, décembre 1929.
Cet extraordinaire appareil, dû à l'invention du savant Américain August Wollmer, professeur de criminalologie à l'Université de Chicago, vient d'être employé avec succès au cours d'un interrogatoire mené par l'attorney Erving Colvin, de Seattle.

Il s'agissait de faire parler un certain Decasto Earl Mayer, soupçonné d'avoir commis un meurtre à Annapolis.

La machine à découvrir le mensonge — ou en langage scientifique, le *pneumo-cardio-sphygmomètre* — enregistre les moindres variations de la pression artérielle des personnes soumises à son épreuve; l'appareil réagit donc à toutes les réactions émotives secrètes de l'inculpé, et son aiguille implacable marque les secousses, les défaillances cachées, les élans réprimés de l'homme qui cherche à présenter au juge d'instruction un visage impénétrable.

Ainsi, lorsque Colvin prononçait le nom de la ville où le crime était commis, le « sphygmomètre » enregistrerait chez le suspect un trouble qu'aucun geste ni aucun trait de son visage ne révélait.

Earl Meyer avait commencé par traiter l'appareil de bluff, croyant qu'il faisait partie de la mise en scène imaginée par la justice pour faire peur à l'inculpé.

Cependant, à mesure que se déroula l'interrogatoire, qui dura quinze jours, il parut vivement impressionné.

Un jour, il se mit dans une violente colère et voulut briser la machine. Puis, à bout de souffle, il s'écria : « Je sais que cette machine dit la vérité. » Et il avoua son crime.

Les femmes prodigues

Londres, décembre 1929.
Un procès en divorce, dont les intéressés ont gardé l'anonymat, a vivement ému l'opinion publique anglaise, et c'est avec curiosité et impatience que l'on attendait le verdict du magistrat Hill.

Il s'agissait d'un certain Mr. G. M., riche commerçant de Calcutta, qui demandait le divorce parce que sa femme, qui avait des goûts de luxe, menait une vie dispendieuse, et mangeait tout l'argent gagné grâce au travail du mari.

La prodigalité peut-elle être la cause d'un divorce? Telle était la question qui se posait et que le magistrat Hill résolut affirmativement : « Un mari, a-t-il déclaré, a le droit de ne plus vivre avec sa femme dans le cas où les dépenses de celle-ci compromettent ses moyens d'existence. »

Ce verdict sévère a été accueilli avec enthousiasme par le public, et tout particulièrement par les grandes couturières de Londres, auxquelles les femmes dépensières et imprévoyantes causent les plus graves préjudices.

Que de fois, en effet, ces jeunes coquettes ne s'acquittent point de leurs dettes ou font adresser la note à leurs époux, qui refusent de payer.

Une curieuse attaque

La Haye, décembre 1929.
La police de Sumatra a été appelée d'urgence pour défendre un grand hôtel de Wonosobo contre un effroyable raid de sangliers.

Ceux-ci étaient sortis en grand nombre de forêts environnantes et se précipitèrent dans le bâtiment de l'hôtel, dont ils attaquèrent les habitants avec une férocité qui provoqua une véritable panique.

Le personnel de l'hôtel fit de son mieux pour repousser l'attaque ; un employé fut tué, un autre grièvement blessé, et ce ne fut qu'avec l'aide de la police que ces dangereux intrus furent enfin anihilés.

Les missions du douanier

Varsovie, décembre 1929.

La comtesse Scziberskaia avait fait connaissance à Berlin, dans un hôtel, d'un compatriote qui s'était présenté comme le capitaine Rosmarinski de la gendarmerie polonaise. Il disait qu'il était chargé d'une mission secrète : de la poursuite d'un communiste polonais évadé de prison.

Le capitaine plut à la comtesse et, après quelques jours passés agréablement à Berlin, ils partirent ensemble pour Paris. Quand, le lendemain matin, la comtesse se réveilla en gare de Cologne, elle constata la disparition de son ami et de tous ses bijoux d'une valeur de 500.000 francs.

Elle interrompit son voyage et rentra à Varsovie. Quelque temps après, elle décida de repartir pour Paris. Lors de la visite des bagages à Benchen à la frontière, elle remarqua un employé de douanes qui ressemblait beaucoup au capitaine Rosma-

Le maniaque et la tortue

Londres, décembre 1929.

Harry Cohen se promenait dans les rues de Londres avec une bouteille d'eau minérale sous le bras, lorsqu'il aperçut dans la vitrine d'un magasin une tortue vivante dont la tête lui déplut.

Aussitôt, usant de sa bouteille en guise de projectile, il brisa la vitrine, d'une valeur de 40 livres, et assomma l'antipathique animal.

Un passant le saisit par le bras et se mit à l'admonester avec vivacité. L'autre l'écouta poliment et, lorsque le sermon fut terminé, répondit en soupirant :

— Vous avez sans doute raison, et je déplore mon acte.

... Puis désignant la tortue, il ajouta :
— Mais regardez-moi cette g..... On ne peut s'empêcher de lui jeter des objets à la tête.

Le jeune maniaque sera soumis à un examen mental.

Victime de la fatalité

Hanovre, décembre 1929.

Le tribunal de Hanovre a eu à juger dernièrement un cambrioleur récidiviste connu. Le procureur avait requis contre lui deux ans de réclusion. Après les plaidoiries, l'inculpé demanda la parole et prononça le discours suivant :

« Messieurs, vous voyez devant vous une des victimes de la fatalité. Le soi-disant libre-arbitre n'existe pas. Tout ce qui arrive dans le monde et chaque action humaine sont écrites d'avance dans le livre des destinées. Quand les causes sont données, les conséquences sont inévitables. »

« D'après les traits de mon caractère que je n'ai pas choisis, mais qui m'a été donné par mes parents, d'après mon éducation, et d'après les conditions de ma vie, j'étais destiné à être un voleur et je le suis. Si vous, messieurs les juges, si vous aviez subi les mêmes influences, vous auriez commis les mêmes cambriolages. »

« Et quand je vous dis cela, je me trouve en très bonne société, je n'ai qu'à vous rappeler Spinoza et Leibniz. Même Saint-Augustin et plus tard Calvin ont été d'avis que toutes les actions humaines dépendent de la volonté de Dieu. Je n'ai fait que ce que je devais faire. Il est impossible que vous me condamnerez pour cela et j'exige un prompt acquittement. »

Le tribunal de Hanovre, qui semble ne pas être privé d'un sens d'humour, a déclaré dans les considérants de son jugement :

« Nous avons suivi le raisonnement de l'inculpé. Ce qui arrive est nécessaire. Tout est conséquence de causes inéluctables. Le destin de l'accusé depuis sa naissance et son éducation, l'ont poussé au vol et au cambriolage. Mais le même destin a voulu que le tribunal soit convaincu de sa culpabilité et en tire les conséquences inévitables. A ce destin le tribunal ne peut pas se soustraire. La punition est une conséquence inévitable. »

Le tribunal a condamné le cambrioleur philosophe à deux ans de réclusion.

— Inculpé, acceptez-vous la peine? demanda le président.

L'inculpé. — Le sort exige que je fasse appel.

Le président. — C'est possible, mais il est très probable que le sort décidera que votre appel soit rejeté. »

Tête de mouton

Trenton, Etats-Unis, décembre 1929.

Un citoyen de New-York ayant employé cette expression peu flatteuse pour apostropher un représentant de la justice, la Cour Suprême s'est réunie pour statuer sur le fait de savoir si « tête de mouton » devait être considéré comme une injure.

D'après la définition des hauts magistrats, ce terme équivalait à celui d'obtus et de lent, mais ne comportait, d'aucune façon, une intention injurieuse.

Les habitants de l'Etat de New-Jersey pourront donc traiter leurs fonctionnaires et leurs magistrats de « tête de mouton » sans encourir pour cela les rigueurs de la loi.



Bridget Farry, la célèbre femme de chambre de Rothstein, est un des principaux témoins du procès. Elle a décidé de paraître à la barre vêtue d'une robe verte et portant sur sa tête une couronne en or.



La comtesse Scziberskaia.

rinski. Elle demanda discrètement des renseignements à son sujet et c'est ainsi qu'elle apprit qu'il venait de rentrer de voyage et qu'en général il était souvent en mission à l'étranger pour surveiller les contrebandiers.

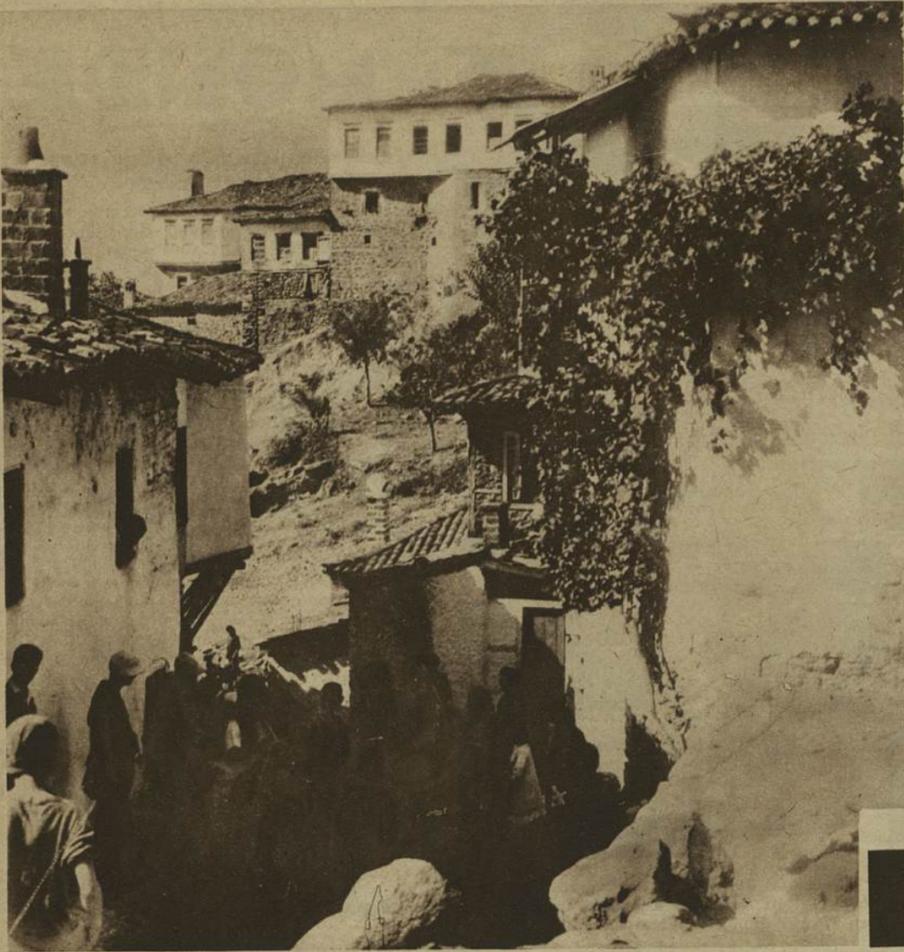
La comtesse se décida alors à prévenir la police. Confrontée avec lui, elle l'accusa ouvertement de l'avoir volée dans le train de Berlin à Cologne. Le pseudo-capitaine essaya de nier, mais une perquisition à son domicile fit découvrir de nombreux bijoux parmi lesquels un collier de perles de 150.000 francs appartenant à la comtesse.

Il fut prouvé que le faux capitaine de gendarmerie, de son vrai nom Joachim Prohaski, employé de douanes, profitait de ses nombreux voyages à l'étranger pour séduire les femmes dans les express et les voler.

**Bientôt :
Un grand roman
de mystère
et d'angoisse.**



Deux vieux amis : l'agent de la circulation Adolph Brun et le nettoyeur de rues Niccolo Casa, qui ont pris du service le même jour et ont occupé pendant 10 ans leur emploi respectif dans le même quartier de New-York. Casa prend sa retraite, mais Brun demeure fidèle à son poste.



La station d'été de Pertolion, en Grèce, dont le Roi des Montagnes fit prisonniers tous les villégiaturants.

III. - Les seigneurs de l'Olympe

Larissa (de notre envoyé spécial).

AZIZ menait l'aventure, me conduisait de secrets en confidences, d'épisodes en légendes avec une sûreté, une lucidité admirables. Il connaissait à fond tous les ressorts de l'organisation du brigandage dans les Balkans et il m'avait avoué qu'il n'avait jamais cessé de s'en nourrir. Pendant ses années de calme exil, sa mère l'avait tenu au courant minutieusement dans d'interminables lettres. Et il y avait dans le choix qu'il faisait pour moi de ces itinéraires un sens littéraire et symbolique aigu. Comme, après avoir quitté Magadale, nous avions repris la grand-route et nous approchions de la mer, il arrêta l'auto un moment dans une campagne brûlée et désolée. Il y avait seulement là une source protégée par des tables de pierre et des paysannes vieilles et usées y lavaient du linge avec des gestes las.

« C'est là qu'est né Alexandre-le-Grand, annonça-t-il. » Et c'est en faisant jouer à grand bruit les leviers pour repartir qu'il ajouta : « Le premier grand brigand ».

Ce jour-là était celui de la fête de Démétrios, une des plus grandes réjouissances des pays orthodoxes. Partout, dans les villages, les femmes avaient mis le gilet noir sur la chemisette brodée et les hommes, à califourchon sur des chaises devant les cafés et jusqu'au milieu de la rue, tiraient des coups de pistolet aux nuages. Ceux qui s'appelaient précisément Démétrios portaient des fleurs à la poitrine et triomphaient auprès des filles. Aziz m'assura que c'était une journée de trêve tacite. Pas un brigand n'oserait arrêter un passant ce jour-là, sauf pour lui offrir des fruits et du vin, pas un gendarme n'oserait lever sa carabine sur un brigand. La plupart des hors la loi fêtaient le saint sur leur montagne, autour d'un mouton rôti tout entier et de grandes jarres de vin de Samos, et, pour eux-mêmes, dans leur solitude, ils mettaient leurs vêtements du dimanche, soutachés et brodés, qui tout le reste de l'année restaient cachés dans un paquet au fond d'une cabane de berger. Quelques-uns, les plus hardis ou au contraire les plus faibles, qui ne pouvaient résister au doux plaisir de fêter Démétrios à l'endroit où ils le fêtaient enfants, descendaient dans leur village. Leurs amis les entouraient, à la table du café ils étaient le personnage central, mais personne ne leur demandait de raconter d'histoires. Il se trouvait toujours quelque ennemi pour courir à la plus proche gendarmerie, pour tomber affolé au milieu des gendarmes bien rasés qui se faisaient luire les bottes réciproquement.

« Aphridopoulos, Kranis ou Mirief sont au village », criait, essoufflé, le paysan.

Mais c'était l'heure où les filles sortent de l'église et les gendarmes maintenant mettaient leurs gants de coton blanc.

« Tu crois, disaient-ils négligemment, tu crois ?... Tu dois te tromper. »

Et ils évitaient de passer sur la place.

La route s'élargit et se divisa, son argile

devint pierreuse, les paysans, dans les fossés, commençaient de se montrer en casquettes, et ce fut Salonique.

English sea men bar.

On me vit chez le consul, chez le délégué à la presse, dans les salles de rédaction des journaux locaux. Partout on mit une infinie complaisance à me documenter sur l'évolution commerciale de Salonique, son avenir, l'actualité politique, les différends juifs-orthodoxes : chaque fois que je parlai des brigands, je vis les sourires devenir gênés et les confidences se firent sibyllines. Il y avait un mot, un nom que personne ne pouvait s'empêcher de prononcer, mais il m'était difficile d'insister et à la fin de mes démarches je me trouvais avec ce seul nom. Je dus avoir recours à Aziz, à qui j'avais donné son temps sauf qu'il me retrouvait un moment tous les soirs. Je l'attendis ce jour-là avec impatience pour lui dire précipitamment :

— Je veux savoir qui est Tzatzas.

— Je m'en doutais, répondit-il, avec une voix un peu grave, un peu trop grave.

Et, à la nuit, il m'emmena à l'English sea men bar.

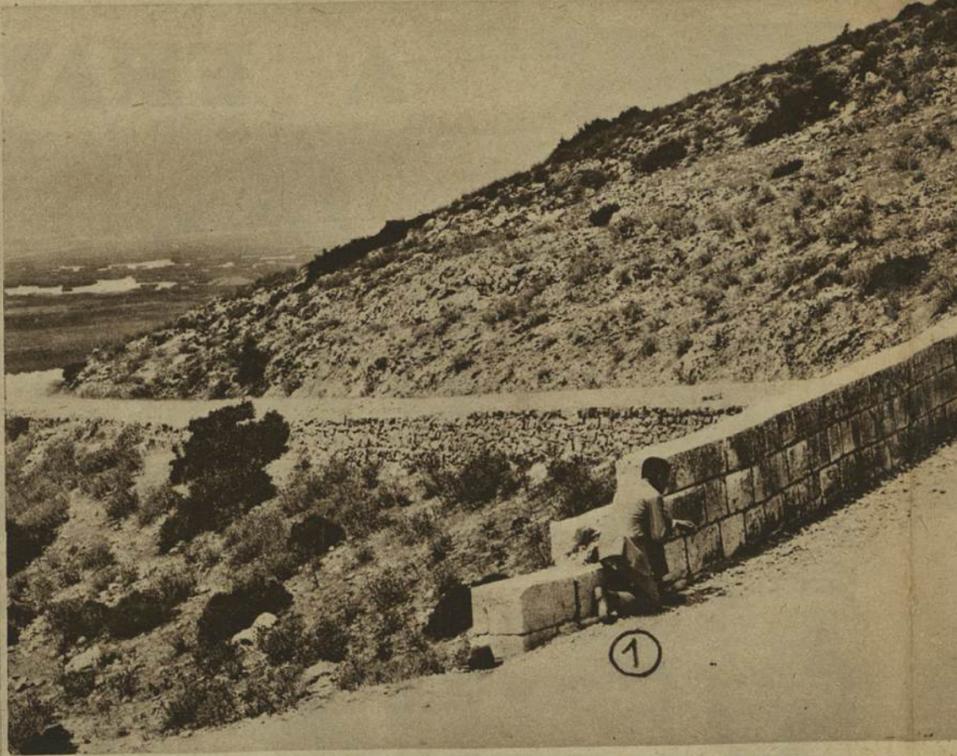
Le patron en était un ancien jockey anglais qui avait fait à peu près toute sa carrière à Paris et qui, à la suite d'une de ces acrobaties mystérieuses du destin, était venu fonder à Salonique ce bar où fréquentaient en effet à peu près exclusivement des marins. Pour la décoration de ce réduit enfumé et sale il avait sacrifié à son cœur plutôt qu'à l'exigence de la couleur locale. On ne voyait pas sur les murs des marines ni des lithographies grecques, mais des photographies de chevaux de courses et des panoramas d'hippodromes. Aucun des clients habituels n'avait vu de sa vie Paris ni une course et regardait, avec un étonnement respectueux, un portrait d'Epinard et une vue de la journée des drags, à Auteuil, en 1902.

L'homme qu'Aziz cherchait et avec qui nous en fumes bientôt au quatrième whisky était un capitaine au long cours grec. Aziz le connaissait à peine, mais avait appris qu'il était du même village que le mystérieux Tzatzas. Par un coup d'ironie, c'est moi qui fis d'abord les frais de la conversation. Il ne parlait pas français, mais nous nous étions mis d'accord sur une sorte d'anglais mêlé d'espagnol. Il arrivait d'Amérique du Sud et il avait entendu parler là-bas d'un célèbre brigand brésilien, Lampion. D'un récent voyage au Brésil, j'avais rapporté une bonne documentation sur ce fameux personnage et je pus régaler un long moment notre capitaine.

Lampion est un chef de bande qui tient toute une région, dans le Rio Grande do Norte, près de Bahia. Hardi, bien armé, suivi par une troupe aguerrie, il tient littéralement en échec la loi et ne craint pas de lutter avec les forces de police au grand jour, presque en bataille rangée. Les gros haziendros, les fermiers, traitent avec lui ; il mène à peu près à son gré les élections dans la contrée et on cite tel homme politique brésilien qui a dû sa fortune rapide à la chance d'être un ami et un protégé de Lampion.

Le capitaine grec donnait les signes du plus complet ravissement, se tapait sur les cuisses et ricanait de joie au récit de ces étonnants exploits.

« Tzatzas est de cette trempe, finit-il par dire. Et bribes par bribes, en le poussant à coups de



La reconstitution, par notre envoyé spécial, de l'embuscade dressée.

LES ROIS DES

silences anxieux et adroits, de whiskies et de rires de plaisir, nous le fimes parler :

« Enfant, il était malingre et timide. Mais parfois il avait des colères terribles et il se ruait sur quelque garçon de notre âge, d'habitude plus fort que lui. Rossé, ensanglanté, il revenait à la charge jusqu'à ce qu'il tombât, épuisé dans les buissons, sanglotant non pas de douleur mais de rage. Ses parents étaient très pauvres et il avait commencé à apprendre le métier de savetier. C'est à ce moment qu'il voulut épouser une fille du pays. Le père s'y opposa :

« Tu ne gagnes pas seulement ta vie, dit-il à Tzatzas, comment veux-tu nourrir ma fille ?

Tzatzas pleura pendant des semaines. Puis un jour, tremblant de fureur et de désespoir, il ferma son échoppe, prit son fusil et, en passant, ouvrit d'un coup de pied la porte de l'homme qui lui refusait sa fille.

« Je vais en gagner de l'argent, cria-t-il. Par-dessus le marché je t'en ferai gagner à toi je t'amènerai des clients. »

L'homme était fabricant de cercueils.

La fille a attendu Tzatzas. Elle l'attend toujours. Il y a trente-cinq ans de cela. Tzatzas a tenu parole. Il a gagné de l'argent et il a procuré des clients au marchand de cercueils. Mais il n'est pas redescendu de la montagne, il n'a pas encore raccroché son fusil.

Nous parlâmes de lui, longtemps. A la fin le

capitaine était complètement ivre. Il hoquetait :

« On le cherche partout. L'autre jour encore on le croyait en Epire. En réalité il est en Thessalie et je peux même vous dire où exactement. Tzatzas est fatigué et traqué, ces temps-ci. Et il n'y a qu'un endroit où il puisse compter sur l'amitié et le dévouement de tous où il est en sûreté, c'est dans son village, dans notre village. »

Il finit par s'endormir sur la table. Je partis avec Aziz. Sur le port je lui dis :

« Nous allons partir pour la région où il a fait sa dernière et prodigieuse expédition, celle dont on parlait tout à l'heure. Est-ce loin ?

— Trikala est à une journée d'auto, dans l'intérieur entre l'Epire et la Thessalie, à mi-chemin d'Athènes. Nous pourrions aller aussi à Larissa où on s'occupe beaucoup de lui. C'est vers la côte, à soixante kilomètres de Trikala.

Je dis « bon » et que nous partirions le matin. Et c'est près de nous quitter que je demandai d'un ton négligent :

« A propos, d'où est-il ce capitaine grec ? Comment s'appelle son village ? »

Aziz hésita une seconde.

« Krania finit-il pas répondre. C'est au nord de la Thessalie, à une quarantaine de kilomètres de Larissa, près de la côte, un peu avant Rapsane, à cinq kilomètres au-dessus de la ligne de l'Orient-Express, en plein Olympe, juste au pied de la montagne sacrée. »

Le lendemain, au début de l'après-midi, nous étions assis sur la grande place de Trikala, sous des arbres, trois, à boire sur un guéridon de fer de l'anis frais. Les gens nous regardaient avec étonnement et envie : sur tout le reste de la place le soleil était dur. Le cafetier à qui nous avions demandé de nous installer là, à l'ombre, à cinquante mètres de sa terrasse, avait, contre toute justice, obéi avec empressement.

Car mes deux compagnons étaient le préfet de Trikala et le commandant de la gendarmerie.

Nous avions bien déjeuné. Mais mes deux convives restaient préoccupés. C'est que la conversation n'avait eu qu'un seul sujet : Tzatzas et le préfet, qui était gros et sympathique, venait à peine d'achever une longue histoire ; le commandant de gendarmerie leva les mains et soupira :

« Nous avons fait ce que nous avons pu. A ceux de Larissa, maintenant. Mais je crains qu'ils ne l'aient pas encore ! »

Je n'écoutais plus les commentaires. Les récits

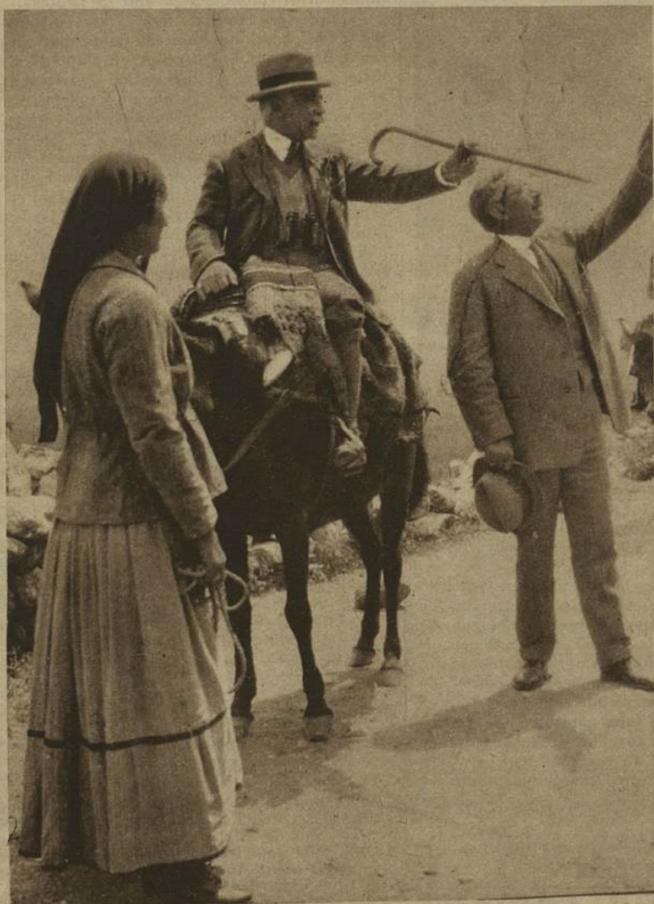
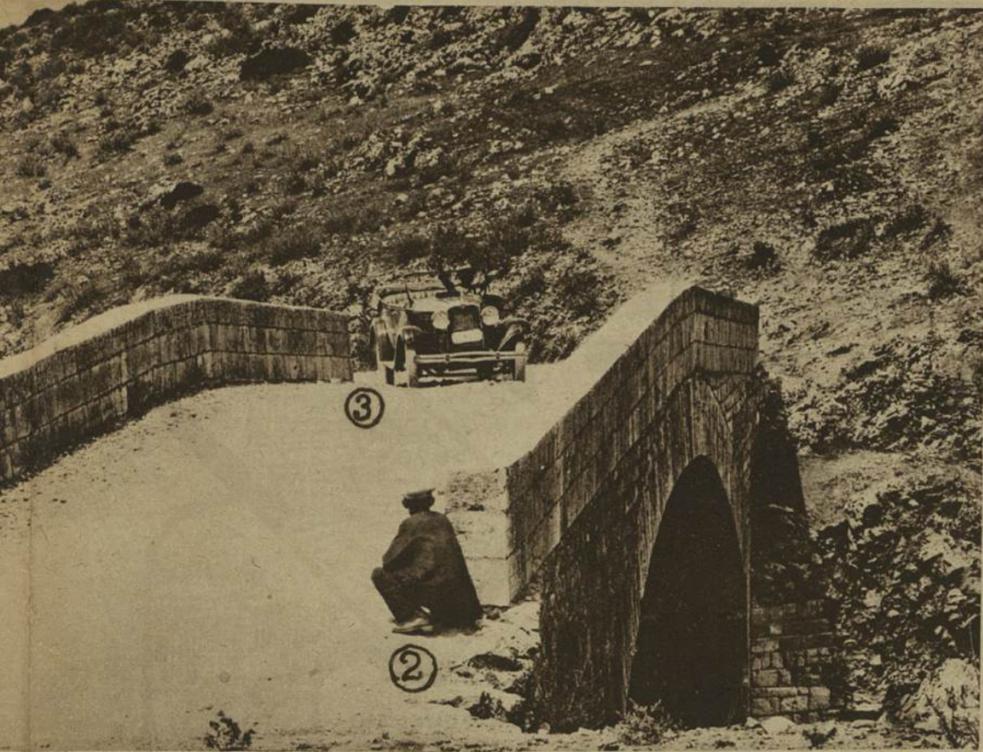
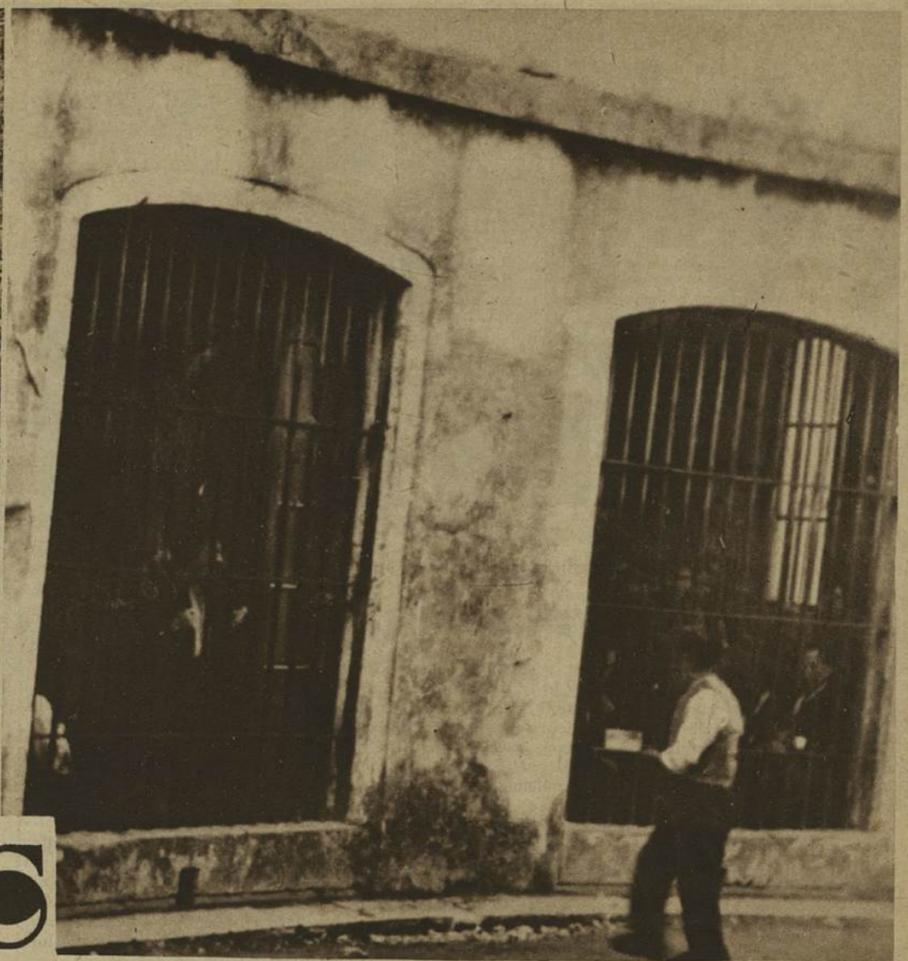


Photo prise par un des touristes quelques instants avant l'embuscade. Sur le mulet, le sénateur Havjighakis.



dressée sur la route de Pertolion à Trikala, par la bande de Tzatzas.



La prison de Corfou où les bandits capturés attendent le châtiement capital.

MONTAGNES

ait : du capitaine de l'English sea men bar, ceux d'Aziz, ceux du préfet et de l'officier se joignaient, se fondaient dans ma tête et pour moi-même, avec un plaisir aigu, je reconstituai la belle aventure, j'évoquai Tzatzas, Tzatzas le roi des montagnes, le dernier sans doute mais peut-être le plus grand.

Tzatzas.

Une renommée comme celle-là réclame d'étranges soins. Un homme comme Otcho Ousounov est dix fois plus féroce, plus tenace que Tzatzas. D'autres l'égalent en audace. Aucun ne mérite sauf lui ce titre de roi et la suzeraineté morale sur tous les hors-la-loi des Balkans. C'est après la guerre que le vagabond armé qui depuis un quart de siècle courait l'Épire et la Thessalie prend de l'envergure et se hausse au rang de chef. Peu à peu les brigands isolés viennent se faire ses soldats. Mais il ne tient pas à s'embarasser d'une troupe nombreuse. Il sélectionne et garde auprès de lui cinq à six lieutenants sûrs. Il sait trop bien que lorsque le besoin s'en fait sentir, pour un coup, pour un jour, il trouvera dans les villages autant d'hommes autant « d'amateurs » qu'il le voudra. Sa fortune de bandit tient dans son extrême facilité de déplacement, dans la faculté qu'il a de disparaître comme un plongeur pour reparaître brusquement où on ne l'attend pas, mais aussi dans sa lucidité, son organisation. Aucun de ses méfaits n'est fait à l'aveuglette. Tzatzas n'arrête jamais sur la route un inconnu. Son espionnage est remarquable, ses indicateurs nombreux et adroits. Cachés dans les buissons d'un fossé, les hommes du roi laisseront passer trois, quatre autos luxueuses, ils arrêteront une guimbarde. C'est qu'ils savent que celui qui l'occupe vaut tant de millions et est susceptible de payer telle forte rançon.

Sur ses hommes, sur les autres chefs de bande, il tire son ascendant d'une sorte d'ardeur sèche, de passion renfermée qui le fait mystérieux, menaçant, farouche. Un sentiment est commun à ceux qui le craignent et à ceux qui l'aiment, c'est un malaise presque surnaturel, en tout cas inexplicable. Et cela est si net que Tzatzas peut s'offrir le luxe rare de terroriser un pays à blanc pour ainsi dire. Il ne tue jamais. Il arrête, il menace ses victimes des supplices et de la mort si la rançon n'est pas payée. Jamais il n'a eu à mettre ses menaces à exécution. Naturellement ceci ne concerne que les voyageurs. La lutte à peu près permanente contre la police ne va pas sans casse. Des brigands tombent, des gendarmes tombent. Mais

cela c'est la guerre, pense Tzatzas. Il continue à se croire, à se faire passer pour un héros national, mis hors la loi à force d'entêtement dans l'indépendance. Il se pique de sentiments chevaleresques et il ne lésine jamais pour les devoirs à rendre aux vaincus de la bataille. Quand un brigand est pris et jugé, une main mystérieuse verse d'énormes honoraires aux plus célèbres avocats, pour le défendre. Quand un gendarme est tué, sa veuve ou sa mère reçoivent de l'argent, parfois cent ou deux cent mille francs, d'une source inconnue. C'est Tzatzas qui estime insuffisante la pension de l'État et qui rend ainsi hommage au courage de son adversaire malheureux.

Depuis deux ans surtout, il fait grande figure. Peut-être a-t-il pris cette audace nouvelle dans le sentiment qu'il a maintenant des amitiés solides jusque dans les milieux officiels. On dit que certains hommes politiques ont compris quelle force inemployée représentait le roi et qu'en certaines circonstances son appui serait utile. Voilà Tzatzas homme de main.

Cependant on intensifie la lutte contre les brigands. M. Venizelos veut en finir. Plusieurs isolés sont pris, et un autre chef de bande presque l'égal de Tzatzas, Babanis, traqué, doit cesser toute tentative criminelle. Seul le roi reste invincible et l'on dirait que la lutte fouette son énergie. Au commencement de l'automne il décide de tenter gros. Mais il faut être en nombre et des « professionnels »



Babanis et Tzatzas, tels qu'ils apparurent sur la route de Pertolion devant leurs victimes.

des bandits éprouvés sont nécessaires. Tzatzas, sûr de son prestige, fait prévenir Babanis qu'il a besoin de lui. Babanis accourt.

- « J'ai besoin de toi et de tes hommes pour une grosse affaire. »
- Part à deux ?
- Non, je suis seul maître. Tu toucheras une part de chef, mais c'est moi qui ferai ces parts.
- Entendu.
- Près d'ici, dans la montagne, à Pertolion, un centre de villégiature s'est établi. Parmi les gens de Trikala et même de Larissa qui se reposent là il y a un gros industriel, Averoff, qui pourrait fournir une énorme rançon. Il s'agit de l'enlever.
- Comment ?
- La saison à Pertolion s'achève d'un seul coup. Tous les estivants descendent vers Trikala le même jour, en caravane. Averoff sera parmi eux.
- Mais combien sont-ils, à peu près.
- Une centaine de personnes.
- Et comment s'emparer d'Averoff au milieu de cette foule ?
- Tzatzas se leva. Il souriait dédaigneusement.
- « Tu es jeune, Babanis. Nous arrêterons tout le monde. »

La rafle de Pertolion.

Le dimanche 8 septembre, toute la colonie de Pertolion se met en route. Il est huit heures du matin. La plupart des voyageurs sont montés sur des mulets ou des ânes. Tous sont joyeux. Il y a le sénateur de Trikala, M. Havjighakis, un médecin, M. Baliakou, un brigadier de gendarmerie, M. Karapetro, de notables familles de la région, les Baliakou, les Stamatopoulo, les Karaféri, les Kantadji, les Papaioannou, les Papispyrou, les Papayanidou, le sous-lieutenant Kypsis, M. Satiri Havjighakis, neveu du sénateur, etc. Il ya beaucoup de femmes, des enfants. Toute la caravane est échelonnée sur deux ou trois cents mètres et descend allègrement les sentiers. Les premiers apparaissent à un tournant, près d'un pont. Là, Tzatzas et Babanis, debout dans le chemin, le fusil à la saignée du bras les attendent. Leurs hommes agenouillés derrière les buissons tiennent en joue les voyageurs. Deux ou trois coups de feu d'intimidation partent. D'ailleurs personne ne songe à résister. Fouillés, dépouillés, les estivants terrorisés sont parqués dans un champ. Puis, un à un, ils sont conduits devant le roi assis sur une grosse pierre qui les interroge sans les regarder, les yeux mi-clos.

« Qui êtes-vous ? »
Un sénateur, des officiers, de riches fermiers, des bourgeois. Mais pas d'Averoff. Tzatzas donnerait bien toute la journée pour le seul Averoff. La malchance du roi et la chance de la proie convoitée ont voulu qu'Averoff soit parti la veille, en auto.

Une heure après Babanis et Tzatzas se concertent. Babanis, effrayé de la responsabilité à encourir voudrait relâcher tout le monde. Mais Tzatzas implacable a fait un grand geste qui enveloppe la montagne.

« Tout le monde là-haut ! »
Et dans la pluie qui commence à tomber, le troupeau lamentable des gens de Pertolion remonte vers les forêts, encadré par les brigands.



Le lendemain, c'est la panique dans toute la Grèce. Les journaux sont pleins de l'effarante nouvelle. Le gouvernement s'inquiète. Les forces

de police affluent à Trikala. Il y a dans la ville un homme qui connaît les brigands, qui, mis une fois en contact avec eux, a gardé des relations avec le roi. C'est un médecin, M. Zahos, qui eut l'occasion de soigner Tzatzas malade. Il se met aussitôt en route. Le lendemain il est de retour. Il a vu le roi, il est accepté par lui comme plénipotentiaire. Tous les captifs vont bien, mais Tzatzas exige pour les rendre quatre millions de rançon.

Les jours passent. Les familles des disparus se sont installées à Trikala et, par l'intermédiaire du docteur Zahos, traitent avec le roi sans se soucier de la police. Mieux, elles demandent officiellement au gouvernement de cesser les poursuites pour écarter tout danger de la tête des prisonniers.

Le quatrième jour, arrivent à Trikala toutes les femmes, tous les enfants et quelques malades que Tzatzas, chevaleresque, rend sans condition. Mais la triste odyssee des autres captifs continue dans la boue de la montagne. Le ministre de l'intérieur vient diriger lui-même les forces de police impuissantes. Peu à peu l'argent arrive. Mais non pas les quatre millions.

Là-haut, dans les bois, un jeune prisonnier devient fou de terreur. D'autres tombent de fatigue. Excédé, las de traîner le troupeau des captifs, effondrés dans l'orage, Tzatzas renvoie tous ses otages alors qu'il a à peine reçu neuf cent mille francs.

Une nuit Babanis et lui se séparent, sur une crête. Babanis retourne vers l'Épire. Tzatzas remonte vers la Thessalie.

Vers Krania

Le commandant de Trikala ajoute :
« On sait bien où il est maintenant. Des centaines de nôtres le traquent autour de Krania, contre l'Olympe. Echappera-t-il encore longtemps ? »

C'est alors que je murmurai :
« Je voudrais bien le voir, ce Tzatzas. »
Mes deux compagnons me regardèrent stupéfaits. Le préfet dit en bégayant presque :
« Comment dites-vous, je dois avoir mal compris. »

— C'est vrai, dis-je, je m'étais mal exprimé. Je voulais dire : Je vais aller voir Tzatzas. »
A Larissa, le préfet m'accueillit aimablement. Mais son secrétaire fort désireux, semblait-il, de me faire connaître les beautés naturelles du pays ne me lâcha plus d'un pas. Dès les premiers mots on m'affirma que l'affaire Tzatzas était quasiment close, que les bandits allaient être avant peu réduits complètement à l'impuissance et qu'en définitive tout cela ne saurait présenter pour moi un intérêt quelconque.

Je compris.
Le second jour, j'allai prendre congé du préfet, le remercier. Je lui annonçai que j'avais licencié mon auto et que je partais pour Athènes avec le train.

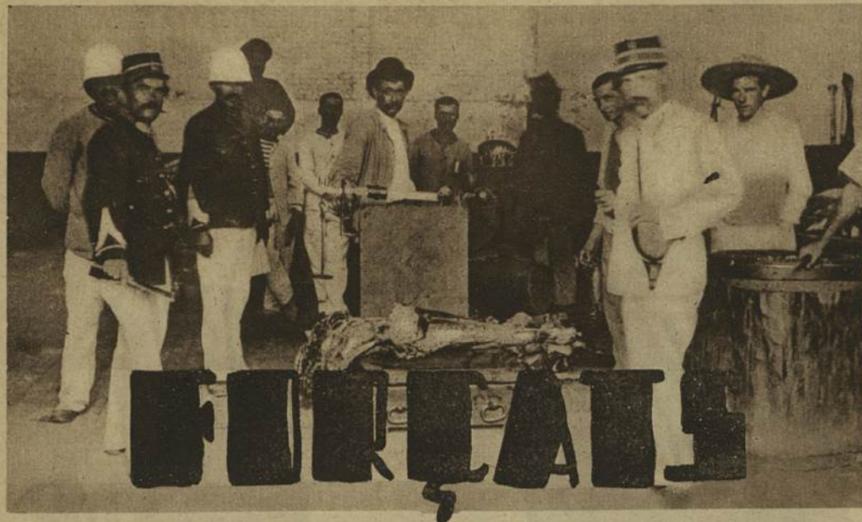
Le secrétaire prévenant me mit soigneusement dans mon wagon et regarda le train s'éloigner avec une satisfaction visible.

Une heure après, l'Orient-Express s'arrêtait à une station. Je descendis, je sortis de la gare. Mon auto était là et Aziz, impassible, m'attendait en fumant des cigarettes.

Je sautai à côté de lui, joyeux.
« Alors, me demanda-t-il, droit sur Krania ? »

Paul BRINGUIER.

(A suivre.)



La distribution de la viande aux cuisiniers.

VIII. — Types de forçats

QUI revient de Guyane, on pose de multiples questions. Comment tant d'hommes échouent-ils au bagne ? Méritent-ils qu'on s'intéresse à leur sort ? A-t-on des chances d'en sauver quelques-uns ? Y en a-t-il qui ne sont pas à leur place, ou qui n'y sont plus ? Sont-ils tellement différents les uns des autres ?

Répondons par des exemples, puisés dans chaque catégorie de condamnés ; encore que le terme *catégorie* soit bien prétentieux quand il s'agit des hommes. Essayons.

■ ■ ■

Voyons d'abord les « pas de chance », les gosses de pauvres, les abandonnés.

Le forçat Bibi-la-Grillade a quarante ans d'âge, trente ans de prison et de bagne. Il ne sait pas ce qu'est l'amour d'une femme. Il ne se rappelle même pas sa mère.

Il est né à Belleville. Son père ne l'aimait pas. En guise de nourriture, il le rossait. Le gosse se sauvait dans la rue. Il y retrouvait d'autres gavroches. Ensemble, ils chapardaient aux devantures des épiciers, car ils avaient faim. Un jour, à la foire aux jambons, un agent le surprit en train de voler un des innombrables jambons d'un étalage. Il avait onze ans. Son père, heureux de s'en débarrasser, le fit mettre en maison de correction. Il y apprit tous les vices et pas de métier. De là, à vingt ans, on l'envoya au bataillon disciplinaire, en Afrique. Mauvaise tête, il y était souvent puni. Il jeta un jour sa gamelle à la tête d'un sergent. Le conseil de guerre l'envoya aux travaux forcés à perpétuité.

Bibi-la-Grillade a un livret rempli de punitions. Il améliore son ordinaire avec les poules des surveillants. Il n'a toujours pas de métier. Il tente bien parfois l'évasion, mais quand son homme l'emmène. Après s'être servi de lui dans la brousse, un de ces brigands l'y abandonna. Il revint au pénitencier. Cachot, réclusion, îles du Salut. Il y est toujours.

■ ■ ■

Mouny ou Moury, je ne me souviens plus exactement de son nom, car on l'appelait *Gueule cassée*. La première fois que je le vis, j'eus un frisson d'épouvante, et, je ne sais pourquoi, je pensai à Bartek, le vainqueur de Sienkiévitch. Sa figure torturée faisait peine à voir. Et de le voir là, en forçat, parmi les forçats, on avait honte pour les profiteurs de la guerre.

Il ne voulait pas dire pourquoi on l'avait condamné à cinq ans de travaux forcés.

Il paraissait fantasque, inconstant, primesautier, joyeux à l'extrême ou triste à l'excès, tour à tour loquace ou renfermé.

Pitoyable, le gouverneur le prit à son service comme mécanicien à Cayenne. Un jour, il prit l'auto du gouverneur et partit se promener sur la route de Rémire. Une embardée le jeta dans un fossé. Aïolé, il se cacha. Des gendarmes passant sur la route, il s'enfuit dans la brousse à leur approche. Le pauvre diable fut vite repris. On le mit en cellule. Il perdit sa place chez le gouverneur. On l'inculpa d'évasion. Je ne sais ce qu'il est devenu depuis. S'il est encore au bagne, et quoi qu'il ait fait pour y être, pour le beau renom de la France, par pitié, qu'on le ramène en France, qu'on le soigne s'il est dangereux ; mais pas au bagne, pas lui, pas une « gueule cassée ».

Un homme ainsi mutilé de la face ne peut pas être responsable.

■ ■ ■

Le forçat Baudrat est un tailleur habile. Parfois il est très sage, bon compagnon, aimable même. Ses mœurs sont irréprochables. Mais il a des moments de colère terrible, de fureur frisant la folie. C'est quand la balle qu'il a dans la tête, et qu'on n'a pu lui extraire, touche le cerveau. C'est cette balle la responsable, et non pas lui. C'est cette balle qui fut cause de son crime, à Dijon, il y a quinze ans. Il m'a montré un volumineux dossier de lettres envoyées à tous les parquets, à toutes les autorités, à tous les hommes en vue. Je n'ai jamais pu démêler pourquoi il est au bagne, bien qu'il me l'ait dit cent fois, mais avec un tel souci de détails, une telle extravagance dans l'expression que je n'y ai jamais vu clair. Il fut parfois interné à l'asile de fous de l'île Saint-Joseph. Il protestait, écrivait, discourait, se fâchait : on l'internait, disait-il, pour l'empêcher de se défendre. Mais il cracherait à la figure d'un major ou d'un surveillant, on le ferait passer devant le tribunal maritime spécial, et là il dirait comment il fut condamné au bagne et tout ce qu'il y a souffert. Pauvre Baudrat ! Un homme, avec une balle près du cerveau, est-il à sa place au bagne ? Peut-il être responsable ?

■ ■ ■

X..., dit Lamothe. Ses amis l'appelaient Hixe. Il n'avait jamais voulu dire son vrai nom à personne, ni à la police, ni aux magistrats, ni à l'A. P.

Une des histoires les plus troublantes du bagne, qui en compte tant. Fils adultérin d'une châtelaine de la Gironde, qui le mit au monde clandestinement, il fut placé de suite en nourrice. Aussi loin que Hixe se rappelle, il se voit parmi les romanichels, roulant une vie libre et sans souci sur les routes de France. Une belle fille qui lui servait de mère lui apprit à lire, à dire la bonne aventure, à pêcher les poules et les canards autour des villages. L'enfant grandissait. Le frère de la belle fille lui apprit à voler les chevaux. Il y réussit si bien qu'il éclipa les plus habiles. C'était maintenant un beau gars de vingt ans, bâti en hercule, et les femmes le regardaient. Mais lui n'avait d'yeux que pour une gitane de son âge, élevée avec lui dans la même roulotte. Il lui dit son amour. Les romanichels s'opposèrent à leur union. Il comprit pourquoi le jour où le chef lui expliqua que les enfants de la tribu ne se mariaient qu'entre eux. Le chef lui dit son origine. Hixe pleura de n'être pas de la tribu et aussi de l'abandon de sa mère. Mais le chef garda son secret sur la façon dont il était venu dans la tribu. Toutefois, il voulut bien lui dire le peu qu'il savait de sa mère et lui remit un médaillon que l'enfant portait sur lui. Hixe chercha sa mère longtemps et la trouva. Trouver un prétexte pour entrer dans un château est un jeu pour un romanichel. Il parvint jusqu'à sa mère, qui, après ses explications, ne douta pas qu'il était son fils. Devant un tel mâle, si sûr de lui, si franc, elle osa tout avouer : la faute, le silence des siens et leur complicité pour cacher au mari cette honte de famille. Elle ne savait pas comment l'enfant était parti de chez sa nourrice, s'il avait été volé ou vendu. Elle pleura en demandant pardon à son enfant. Lui, le délaissé, il promit de garder son secret. Il refusa l'argent que sa mère voulait lui donner, et s'en fut, plein de pitié pour elle.

La tribu le revit avec joie. Son histoire bouleversa les romanichels, qui décidèrent de le considérer comme un des leurs. Hixe s'unifia à sa gitane, qui lui donna deux enfants. Maintenant, les chevaux ne rapportaient pas assez. Il vola.

En France, les voleurs sont pris un jour ou l'autre, même les romanichels. Hixe fut pris. Son mutisme obstiné sur son état civil ne plaidait pas en sa faveur. On le condamna à sept ans de travaux forcés. Son avocat l'avait supplié de lui dire le nom de sa mère, qui pourrait jouer de son influence sur le cœur des juges. Farouchement, Hixe refusa.

A Saint-Laurent-du-Maroni, il ne resta que quelques mois. Au Venezuela, il n'avait plus de nouvelles de ses enfants. Il rentre en France, revoit ses enfants, sa gitane, sa mère. La police le reprend. Retour au bagne, aux îles du Salut. Sa force, son courage, sa droiture en imposent aux fiers à bras. Les priapées de la case ont le don de le mettre hors de lui, qui aime tant les femmes. Il dit leur fait à ceux qui se servent des invertis, lesquels, pour la plupart, ne le seraient pas devenus si des brutes ne les avaient forcés. Il estime particulièrement Tanet, Oldjohn et Barrabas. A tous les courriers, il me demande à lire les lettres de ma mère : « Avoir une mère, soupire-t-il. » Libéré du bagne, mais astreint à la résidence, il prend un chaland de l'A. P., rassemble une vingtaine de forçats et les emmène au Venezuela. On ne revit jamais X..., dit Lamothe, devenu forçat parce qu'il naquit de l'adultère.

■ ■ ■

Pour compléter la série, il faudrait parler des escrocs, des satyres, des traîtres, des incendiaires, des faux-monnayeurs, des passionnels et des empoisonneurs. Tout ce monde de coupables réagit difficilement au bagne. Rien n'est moins semblable à un forçat qu'un autre forçat. Les uns très peu coupables, deviennent au bagne de parfaits criminels ou de grands pervers.

De grands coupables s'amendent, se ressaisissent, redeviennent des hommes utiles, foncièrement honnêtes et droits.

Mais une gangrène profonde, faite de tous les vices des hommes, après s'être étendue sur tout le bagne, après avoir parfois contaminé des agents et leurs enfants, — je l'ai vu, j'ai des preuves, — se faufile sournoisement au dehors, dans la population libre, surtout chez les plus pauvres d'entre les noirs.

Les meilleurs des Guyanais protestent contre le danger du bagne : « Qu'avons-nous fait, disent-ils, pour que la métropole nous envoie ses déchets. » Et on voit un pays merveilleux, riche et presque vierge, mourir de la présence du bagne. Pour tout le monde, le nom de Cayenne est synonyme de bagne. Les Guyanais portent cette croix, semble-t-il, pour racheter les péchés des Français. Ainsi, dit-on, le Christ portait la sienne pour racheter les péchés des hommes.

(A suivre.)

Eugène DIEUDONNÉ.

LA PLUS IMPORTANTE FABRIQUE DE MEUBLES

PAS D'INTERMÉDIAIRES - VENTE DIRECTE DE NOS USINES

N° 1842 NOYER CIRÉ 925 fr.
 N° 1840 CHÈNE CIRÉ 1.325 fr.
 N° 1814 CHÈNE CIRÉ 1375 fr.
 N° 1818 CHÈNE MASSIF 2675 fr.
 Série 30 RONCE de NOYER 2995 fr.
 Loupe d'Orme 2970 fr.
 N° 1826
 N° 1825
 GRATUITEMENT CATALOGUE et photos des Mobiliers-Reclame adressés sur demande accompagnée du bon ci-dessous
 NOYER MASSIF 5400 fr.
 Série 32 CHÈNE MASSIF Val. réelle 2500 fr. RECLAME 1795 fr.
 Série 32 CHÈNE MASSIF Val. réelle 2500 fr. RECLAME 1795 fr.

APERÇU de quelques-uns des Mobiliers Reclame à notre Catalogue (plus de 1.000 photographies) -
 SALONS Modernes depuis 1.500 fr.
 Acajou Sapelly 5.650 fr.

MAGASINS GÉNÉRAUX D'AMEUBLEMENTS
 L-40
 BON à découper et à faire parvenir aux Etablissements LÉVITAN, 63, Boulevard de Magenta, pour recevoir gratuitement le Catalogue N° 72
 63 Boul' Magenta-Paris 63
 Succursale au CAIRE, 32, RUE KASR EL NIL
 Nos magasins seront ouverts toute la journée les Dimanches 22 et 29 Décembre, ainsi que le jour de Noël et le jour de l'An

PHILIPS
 LAMPES SÉRIE MERVEILLEUSE
 HAUTS-PARLEURS
 TRANSFORMATEUR BF. N° 4003
 APPAREIL DE TENSION ANODIQUE N° 3009
 PICK-UP N° 4005
 CHARGEUR PERMANENT 1017
MODERNISEZ votre POSTE
 EN LE FAISANT FONCTIONNER SUR LE COURANT ALTERNATIF

Les aventures de Cornificius et de la Belle Épicrière



La Belle Épicrière dans la prison de la Conciergerie

L'HOMME qui fut surnommé Cornificius était un personnage fort respectable par son ardeur au travail, sa probité, sa ténacité et sa volonté de défendre jusqu'au bout son honneur. Il se nommait Louis Semitte. Après avoir servi comme laquais chez M. le Conseiller Nicolas de Bailleul et y avoir honnêtement amassé un petit pécule, il ouvrit une modeste boutique d'épicier dans le quartier Saint-Honoré. Ses affaires prospérèrent. MM. Goy et Auger, traitants enrichis, lui confièrent des fonds, avec lesquels il entreprit le commerce des eaux-de-vie. Tout marcha si bien que l'ancien valet put bientôt acheter une charge vacante au serdeau du Roi, pour recevoir des mains des gentilshommes de service les plats levés de la table de Louis XIV. Désormais, il se fit appeler M. Semitte de Lacroix. C'était le Bourgeois Gentilhomme. Il n'allait pas tarder à incarner avec éclat Sganarelle, Arnolphe et Georges Dandin.

Et vous m'entendez bien

M. de la Souche... non, je veux dire M. de Lacroix, commit l'imprudence, à l'âge mûrissant, d'épouser une ravissante Agnès de seize ans, Gabrielle Perreau, fille d'un petit pâtissier du quartier, qui ne lui apporta en dot que ses yeux bleus et tendres, ses cheveux châtain doré et sa bouche en fleur. Il l'adorait, il crut en être aimé, se l'attacha par l'admiration et la reconnaissance. Elle lui donna une fillette. Mais ce fut un ménage qui n'eut rien de bourgeois. Déjà, la jeune épicrière rêvait d'autre chose, et son mari, qui n'avait rien d'un imbécile, était tout rongé d'inquiétude et de passion.

Un jour qu'il fredonnait près du comptoir, pour se donner le change à lui-même, ce refrain d'un vaudeville à la mode :

...Et vous m'entendez bien, elle l'interrompit malicieusement :

— Louis, êtes-vous toujours jaloux ?
— Jaloux ? dit-il. Est-ce que je suis jaloux ? Vous savez bien, ma femme, que si je vous gronde pour quelque enfantillage, cela ne veut pas dire que je vous soupçonne de faire quelque chose contre l'honneur.

— En vérité, monsieur ? Hé bien, venez là, tout près de moi...

Et quand il fut à ses côtés, elle ajouta, en le câlinant gentiment :

— Louis, tu dis donc que tu n'es pas jaloux. Ça, je gage que tu ne serais pas homme à me laisser faire... Et vous m'entendez bien, ajouta-t-elle en fredonnant à son tour.

— Moi ? s'écria le bon épicier. Oh ! tu peux bien faire tout ce que tu voudras. Je t'en signerais la permission !

— Gage que non !

— Gage que si !

Tout en riant, il prit sur le comptoir un bout de papier et écrivit :

« Je permets à ma femme de faire avec qui elle voudra... Vous m'entendez bien.

« LOUIS SEMITTE DE LACROIX

« Paris, ce 4 janvier 1688. »

Et Gabrielle, plus charmante que jamais, se jeta sur le papier, bondit hors du comptoir, grimpa dans sa chambre, tandis que le mari la menaçait gaiement :

— Ma femme, vous êtes une badine ! Jetez ce papier au feu !

Elle lui dit plus tard qu'elle l'avait brûlé. En réalité, elle le conservait précieusement et profitait de la permission. Tant et si bien que vers 1692, la Belle Épicrière, comme on l'appelait, ne dissimulait plus son inconnuité à personne, sauf à son mari. Goy et Auger, les deux banquiers, ne s'intéressaient plus seulement dans la maison au commerce des eaux-de-vie. Les servantes, les laquais leur prêtaient la main. Tout le quartier s'en ébaudissait. Les lettres anonymes, les avis amicaux se mirent à pleuvoir. Bref, il y eut un éclat à la suite duquel Gabrielle se retira chez ses parents, tandis que Semitte formulait une plainte en adultère devant M. le Lieutenant Criminel.

C'est ici le commencement de débats scandaleux qui durèrent plus de neuf ans et qui passionnèrent la Cour et la ville.

Le mari trompé se montra fort énergique : mais il vit bientôt qu'il avait affaire à forte partie. La jeune Gabrielle, en effet, n'hésitait pas à contre-attaquer vigoureusement. Elle prétendit que si Louis Semitte la persécutait, c'était pour dissimuler ses propres débauches et satisfaire son avarice. Il s'appuyait, pour accuser sa femme, sur les dénégations des chambrières : mais nul n'ignorait qu'elles étaient ses concubines. De plus, cet être lubrique voulait s'emparer de la dot de sa chaste et malheureuse épouse, se faire adjuer sa part dans une communauté que son intelligence et son économie, à elle, avaient su si bien augmenter !

Ce qui démontrait, d'ailleurs, l'infamie de cet homme, n'était-ce point la liberté qu'il avait laissée à sa compagne ? Et ici on vit reparaitre le petit billet joyeux du 4 janvier 1688 : « Je permets à ma femme de faire avec qui elle voudra... Vous m'entendez bien... »

— Le voilà, s'écriait le défenseur de la Belle Épicrière, le voilà, ce billet écrit et signé de sa main, ce billet qui n'a point d'exemple et qui, seul, doit suffire pour démontrer le peu de cas que l'on doit faire de l'accusateur et de l'accusation !

Persuadée que son mari ne pouvait lui permettre ce que la religion et l'honneur lui défendent ; que, s'il dépendait de lui de la dispenser de ce qu'elle lui doit, il ne pouvait la dispenser de ce qu'elle doit à Dieu et à elle-même, Gabrielle Perreau a été bien éloignée de s'autoriser ni par l'exemple, ni par

Il commença par baptiser M. de Lacroix des noms les plus saugrenus, notamment celui de Cornificius. Il l'appelait aussi « le muscadier Actéon », « Foucanelle » ou « le marquis de la Croix Gingembre. » Il attribuait à M^e Audiger, procureur du pauvre homme, cette excuse burlesque :

— Pardonnez-moi, messieurs, d'arriver en retard, je tenais ma bête par les cornes. Je ne pouvais la quitter. C'est vous dire que je me trouvais chez les juges avec ce cocu de Semitte.

En même temps, par une contradiction assez maladroite, Le Noble publiait des *Mémoires* et des *Lettres apocryphes*, où Gabrielle était représentée comme un ange de vertu. Elle était censée écrire à son mari dans le goût suivant :

« Quelque obstination que vous ayez à me persécuter, je ne puis, mon cher époux, oublier cette union sacrée qui nous lie et dont je cherche à resserrer les nœuds autant que vous agissez pour les rompre. »

Ou encore :

« Il ne tiendra qu'à vous, mon cher et bien-aimé mari, je vous en conjure les larmes aux yeux, ordonnez-moi tout ce qu'il vous plaira ; j'y satisferai pourvu que votre honneur, le mien et celui de votre fille soient à couvert... Je vous demande la paix. Accordez-la à une femme qui, malgré votre rigueur pour elle, vivra, mon très cher époux,

« Votre très humble, très affectionnée et très soumise servante et fidèle (!). »

« Marie-Gabrielle PERREAU. »

Si le malheureux Cornificius avait cédé à



— Louis, êtes-vous toujours jaloux ?

la permission de ce mari. Elle n'a reçu et n'a conservé ce billet, par l'avis de personnes sages, que comme une preuve écrite du peu d'estime que son mari faisait de son amour et de la justice des plaintes qu'elle en avait souvent faites à sa famille et à elle-même...

Louis Semitte ne se démonta pas. Ni les incidents multiples de procédure, ni les ruses de sa femme, ni les comédies qu'elle joua pour le séduire ou le compromettre, n'eurent de prise sur sa volonté inébranlable. Le 27 septembre 1693, il obtint un arrêt qui, sans surseoir, ordonnait que Gabrielle Perreau, « dûment atteinte et convaincue d'avoir vécu en commerce de débauche avec Goy et Auger », serait écrouée à la Conciergerie.

Il croyait triompher. En réalité, il allait procurer à sa femme le plus redoutable complice, celui qui l'accablait de ridicule, et qui le livrerait, quoique vainqueur en justice, aux rires de la postérité.

Les pamphlets d'Eustache Le Noble.

A cette époque, la Conciergerie abritait dans ses cachots un magistrat prévaricateur, qui était en même temps un grand lettré et un homme de l'esprit le plus acéré et le plus subtil. Il se nommait Eustache Le Noble, baron de Saint-Georges et de Tendière. Né à Troyes, en 1643, d'une noble famille de robe, il était Procureur Général au Parlement de Metz, lorsque ses folles prodigalités l'obligèrent à vendre sa charge, et l'incitèrent même à commettre des faux. Condamné à neuf ans de bannissement, il avait interjeté appel et en attendait l'effet, quand il vit apparaître dans l'ombre des préaux la Belle Épicrière. Ils étaient faits pour se comprendre. On ne peut pas affirmer que cette femme eût besoin d'un mauvais génie, mais, à coup sûr, il l'incarna pour elle. Non seulement, il la conseillait savamment dans ses intrigues, mais il allait soulever et amuser l'opinion publique aux dépens de son irascible époux.

Il multiplia les libelles, pamphlets, mémoires avec une verve plus brillante que logique, qui déridaient follement la société,

de tels accents, il eût été perdu : car sa « fidèle » épouse était enceinte alors d'Eustache Le Noble ! Mais il se méfiait. Il fallut, pour se sauver, que Gabrielle obtint du Conseiller rapporteur Le Nain, qu'elle séduisit, d'être transportée dans le couvent de Notre-Dame de Liesse, où elle accoucha clandestinement, puis chez les Bénédictines de la rue des Postes, d'où elle s'évada et gagna les Flandres.

Un procès en désaveu.

Sa principale occupation, dès lors, avec la plus basse galanterie, consistait dans la vente des ouvrages de son amant. Il y en avait quelques-uns qui semblaient sérieux, comme *l'Histoire de l'établissement de la République de Hollande*, un *Traité de la Monnaie de Metz*, une *Dissertation chronologique de la naissance de Jésus-Christ*, ou le *Bouclier de France*, contenant les *sentiments de Gerson et des canonistes touchant les différends des Papes et des Rois de France*, ou encore une *Traduction des Satires de Perse*... Mais ce qui obtenait le plus de succès, c'était la littérature burlesque soulevée par les mésaventures conjugales de M. de Lacroix : après les *Requêtes au Parlement de Paris pour Mademoiselle Semitte*, on s'arrachait la *Lettre à M. Canelle*, le *Gingembre Thémiste*, *l'Allée de la Seringue ou les Noyers*, etc. Et lorsque, s'étant évadé à son tour, l'ancien procureur général eut rejoint sa complice, leur audace ne connut plus de bornes. Ils roulèrent à Paris et à Lyon, de taudis en taudis, sous les noms les plus divers de Le Brun des Bois, des Noyers, des Tournelles. Entre temps, elle accouchait, en 1696 et 1699, de deux filles qu'elle essayait vainement de présenter au baptême sous le nom de son mari.

Celui-ci, en effet, ne désarmait point et paraît tous les coups qu'on prétendait lui porter. Bien lui en prit, car, sa misérable femme arrêtée de nouveau par ses soins et incarcérée à la Conciergerie, il eut à riposter à la plus impudente offensive qui eût encore été dirigée contre lui. Le 20 août 1699, la Belle Épicrière présenta une requête au Parlement pour « qu'il lui pût de maintenir et garder en leur état, nom et

qualité Anne-Catherine, née le 6 avril précédent, et une autre fille nommée Catherine-Louise, née le 24 août 1696, comme vraies et légitimes filles de Louis Semitte et Gabrielle Perreau, sa femme » (!).

Avec son inconscience ordinaire, Eustache Le Noble soutenait cette requête, au moins audacieuse, par deux faits : le premier, que l'on s'arrachait, était intitulé *les Quatre Fils Aymon ou les Enfants trouvés : qui contient de merveilleuses réflexions sur la sage conduite du fameux Cornificius, et comment, à force de remuer la Corne d'abondance, dont il est authentiquement pourvu, il a eu le bonheur d'en faire sortir deux jolies petites nymphes qui lui ressemblent comme deux gouttes d'eau* : ceci était pour le public, qui en faisait des gorges chaudes ; le second était un mémoire adressé au Parlement et qui tendait à soutenir les allégations invraisemblables de Gabrielle. Là, Eustache Le Noble changeait de tactique. M. de Lacroix n'y apparaissait plus comme un mari trompé, mais comme une espèce de fou, partagé entre le libertinage et la jalousie, revenant à sa femme aux époques nécessaires pour justifier ses grossesses, la quittant ensuite et la poursuivant d'une haine sans motif. Toute cette argumentation était soutenue par les mensonges et les intrigues d'une foule de Scapins et de Nélines, de fripons et d'entremetteuses.

Le gentilhomme épicier fit tête à la meute. Un excellent avocat du barreau, M^e Gillet, lui prêta son assistance et fut obligé de refuter mot à mot toutes ces allégations imprudentes et calomnieuses. Il argumenta fort savamment, d'après du Moulin et Guy Coquille, sur le fameux adage : *Is pater est quem nuptiae demonstrant*, « le père est celui que montre le mariage ». Rien de tout cela n'était superflu, car, durant ce temps, Le Noble faisait présenter au Roi des placets anonymes, dans lesquels il accusait Semitte d'inceste, de suppression de part, de parricide, et même de lèse-majesté !

Enfin, le 1^{er} septembre 1701, le Parlement mit un terme à toute cette agitation. Il condamna la belle Gabrielle à être enfermée à la Salpêtrière, pendant deux ans : durant ce délai, son mari pourrait la voir et la reprendre, sinon elle serait rasée et gardée dans ladite maison de force le reste de ses jours. Il déclara adultérins et illégitimes les trois enfants qu'elle avait eus depuis son départ du domicile conjugal.

Quant aux sieurs Le Noble, Goy et Auger, ils furent bannis chacun pour trois ans des ville, vicomté et prévôté de Paris, défenses faites à eux de rompre leurs bans ni de hanter la Perreau sous les plus grandes peines ; tous trois condamnés en cinquante livres d'amende envers la Cour, et Le Noble spécialement à se charger des trois enfants, à les faire nourrir, entretenir et élever en la religion catholique, apostolique et romaine, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de gagner leur vie...

La fin de la comédie.

On devine bien qu'après des alarmes si longues et si chaudes, l'infortuné Cornificius n'eut garde de se relâcher de son active énergie et de reprendre sa femme ! Elle mourut donc à la Salpêtrière, au bout de peu de temps, en édifiant tout le monde par son repentir. Son mari, de loin, lui avait sans doute pardonné.

Le Noble finit moins bien. Cet homme, qui, d'après Bayle, avait « infiniment d'esprit et beaucoup de lecture », devait demeurer jusqu'à son dernier soupir un dissipateur et un débauché. Lui, qui avait fait la fortune de plusieurs libraires, il tomba, avant sa mort, dans la misère la plus lamentable. Cet ancien procureur général ne subsistait plus qu'à l'aide d'un louis d'or que, chaque dimanche, lui faisait parvenir M. d'Argenson, lieutenant de police. Quand il eut expiré, en 1711, à l'âge de soixante-huit ans, on l'enterra par charité, sur la paroisse de Saint-Séverin.

... Seul, ayant vu se terminer heureusement ses tribulations, M. Semitte de Lacroix termina brillamment sa carrière, et s'endormit plein de jours, chargé de richesses et d'honneurs. Mais à son insu, son cocasse surnom lui était demeuré, et quand il passait, important et grave, dans le quartier Saint-Honoré, les gamins, sournoisement, lui faisaient les cornes.

Armand PRAVIEL.

XAVIER DE HAUTECLOQUE

Le Secret des Hordes

avec 6 hors texte et une couverture en deux couleurs dessinée par J.-A. MERCIER

CRIMES ET BANDITS INTERNATIONAUX

Un volume... 12 fr.

Édition originale sur alfa... 16 fr.

ÉDITIONS de la NOUVELLE REVUE CRITIQUE, 16, r. José Maria de Heredia

LES DRAMES



La muraille de glace qui barre la route du Pôle Nord et que l'avion d'Amundsen (à gauche) et de Guilbaud ne put atteindre.



Le navire de l'expédition

PÔLE NORD. PÔLE SUD. Je ne crois pas qu'il y ait d'autres noms géographiques chargés d'une légende plus dramatique. C'est que ces deux points théoriques ont toujours exercé sur les hommes une singulière attirance, qu'une compétition farouche est engagée depuis des siècles et que de terribles épreuves attendent les aventureux. Antinea du désert glacé, symbole d'une sorte d'enfer dont la foi et la passion des pionniers font un paradis où la souffrance et la mort même sont désirables, l'horizon d'icebergs de l'arctique et de l'antarctique gardent le secret de drames effroyables dont les générations ne se lassent pas d'admirer la grandeur.

L'histoire scientifique n'a pas sa place ici. Les efforts, les tentatives glorieuses mais manquées de John Danis en 1588, de Baffin en 1616, de Parry en 1827, de Franklin en 1855, de Hall en 1871, de Nansen en 1893, d'Andrée en 1897, de Caqui en 1900 tracent le chemin du Nord à Peary qui atteint le pôle le 6 avril 1909. Plus tard Amundsen sur le dirigeable *Neige* le survola.

En 1912, le pôle sud est atteint à la fois par Amundsen et par Scott. Depuis, d'autres explorateurs essayent d'achever l'œuvre, de mettre au point l'étude géographique du vaste continent antarctique. Mais, pour ces résultats magnifiques, pour ces acquisitions inestimables de la science, combien de tragédies, combien de morts, combien de voix héroïques éteintes dans le grand silence blanc.

Byrd

Le commandant Byrd, le héros de la seconde traversée aérienne Amérique-Europe, en 1927, sur l'*America*, s'est attaché depuis à la conquête des pôles par l'avion. Il a déjà réussi à survoler le pôle nord. Depuis deux mois, une expédition qu'il commande est installée au delà de la grande barrière, chaos de glace qui défend l'approche du continent antarctique, sur la terre de la *Petite Amérique*. Deux navires, trois avions sont là. Et, sans répit, Byrd et ses compagnons poussent leurs recherches, accumulent les précisions géographiques sur ces régions en partie inconnues. Mais le drame plane, toujours menaçant. Il y a quelques jours, Byrd s'envole vers le pôle sud avec deux de ses aides. Puis dans une tempête, leur avion alourdi par la neige, ils se voient près d'être obligés à atterrir. Il faut jeter du lest, alléger l'appareil. Byrd se résigne à sacrifier trois cents kilos de vivres, obligeant dès lors les siens à se rationner. Mais l'avion peut regagner le camp. Tout est sauvé cette fois encore. Mais qu'on songe à l'autre côté de l'alternative. Si Byrd n'avait eu le temps ou le sang-froid de jeter par-dessus bord les précieux ballots, si l'avion avait été contraint de se poser sans espoir de pouvoir repartir dans le chaos de glaçons, que serait-il advenu des aviateurs?

C'est ici que l'imagination travaille, et l'histoire, et les souvenirs, et que du passé montent des fantômes glacés, les images des drames héroïques des pays de la lumière froide.

Le testament de Scott

Le capitaine Scott part de Cardiff le 15 juin 1910, à bord de son navire le *Terra-Nova*. Il emporte, outre l'équipage, une équipe de savants, des vivres

en grande quantité et des poneys de Mandchourie qui doivent tirer les traîneaux. Dans la seconde quinzaine d'octobre seulement, contrarié par des tempêtes, le bateau arrive à Lyttelton, en Nouvelle-Zélande. Il en repart, atteint la mer de Ross. Un matin, les explorateurs, après avoir lutté parmi les glaçons flottants pendant des semaines, aperçoivent la Grande Barrière. Ils débarquent, installent leurs quartiers d'hiver près du volcan Erebus, et fêtent le jour de l'an de 1911 joyeusement, autour d'un grand feu. Les mois de la mauvaise saison passent. Et enfin Scott se décide à tenter la grande aventure. Il part avec quatre compagnons. Les cinq traîneaux tirés par les poneys disparaissent sur la piste blanche. Personne ne devait plus les revoir vivants.

Peinant sur la glace, Scott et les siens, après des semaines d'efforts, atteignent le pôle. Ils triomphent, mais les cris de joie s'étouffent dans leur gorge. A la place du point magnétique, une caisse est à moitié enterrée dans la glace. Scott l'ouvre. A l'intérieur, il y a un drapeau norvégien et des notes manuscrites. Un mois avant les Anglais, Amundsen a vaincu l'antarctique. Les souffrances de ceux qui arrivent trop tard étaient vaines.

Surmontant son désappointement, Scott remonte le courage de ses compagnons, et tristement les cinq hommes reprennent le chemin du retour. Mais ce n'était pas assez que l'aventure ait tué leur enthousiasme, elle voulait encore leur vie.

Des bourrasques de neige les assaillent. Un à un les poneys succombent. Bientôt les cinq Anglais sont seuls. Ils continuent à marcher, traînant un des traîneaux chargé de vivres. Ils calculent qu'ainsi ils arriveront juste à bout de ressources à leur quartier d'hiver, mais enfin qu'ils arriveront. C'est alors qu'un matin, après une marche épouvantable, le médecin de l'expédition, le docteur Pates, trébuche. En vain son énergie le soutient-elle. La fièvre qui le mine depuis quelques jours le terrasse. Il tombe, délirant.

Sans un mot contre le destin trop cruel, ses amis l'enveloppent de couvertures, le couchent sur le traîneau, et la civière improvisée se met à glisser lourdement sur la glace, tirée par les quatre explo-

rateurs. Naturellement la marche en est singulièrement ralentie. Pour deux fois plus d'efforts, c'est deux fois moins de chemin que l'expédition fait à chaque étape. Et les vivres s'épuisent. Les heures de souffrance s'allongent et l'espoir diminue. Un soir, au moment du repas, dans une seconde de découragement, Scott murmure en baissant la tête : — Nous n'arriverons plus !

Et le silence tombe. Pour oublier, écrasés de fatigue, les quatre valides dorment sous un abri de toile, serrés les uns contre les autres. Seul, couché et fiévreux, le malade garde les yeux ouverts d'où coulent des larmes glacées. Le désespoir s'est emparé de lui. Ce n'est pas pour sa vie qu'il craint, mais il sait que c'est par lui que ses compagnons meurent, que s'il ne les avait pas encombrés du poids de son corps terrassé, ils auraient atteint sains et saufs le pied de l'Erebus. Et qui sait ? Peut-être, s'ils étaient libres de leurs mouvements, maintenant encore, pourraient-ils précipiter leur marche, arriver avant l'épuisement des vivres. Pour cela il faudrait qu'il disparaisse, lui.

La décision du docteur Pates est prise. Il rejette les couvertures, il se traîne sur les genoux et sur les mains hors de la tente. D'un effort désespéré, il se redresse, adresse, la gorge serrée par l'émotion, un adieu muet à ses frères d'aventure, et d'un pas de mourant, soutenu quelques minutes par une flamme de martyr, il s'éloigne, il s'enfonce dans le désert blanc, il disparaît.

Son sacrifice même aura été inutile. Après l'avoir pleuré, à leur réveil, après avoir appelé en vain dans l'immensité, ses compagnons repartent. Mais leurs forces diminuent. Les vivres s'épuisent. Un jour ils partagent le dernier biscuit, et les quartiers d'hiver sont encore à cinq longues journées de marche. Ils luttent, sans manger, dans le froid, vingt-quatre heures encore. Et enfin ces énergies qui paraissent indomptables sont vaincues. Les quatre hommes, à bout de forces, se résignent, se couchent les uns à côté des autres, cette fois pour mourir. Ses compagnons ferment les yeux l'un après l'autre, se raidissent.

« Adieu, capitaine vient de souffler le dernier. »

Scott dégage sa main de la main inerte. Sentant qu'il n'a plus une heure à vivre, il sort une feuille de papier, et tandis que la mort lui monte au cœur, il écrit d'une main ferme, il écrit lucidement, logiquement, son testament, le dernier message de l'homme et du savant à l'humanité.

Quelque temps après, une expédition de secours partie de la mer de Ross retrouvait les quatre cadavres glacés. Et dans la main de Scott on recueillit la page de carnet, le testament du vaincu.

Je connais des pages d'héroïsme. Je connais des lettres de mourants, des proclamations de généraux vainqueurs dont il me semblait que rien ne pouvait dépasser le dramatique et la puissance d'émotion.

Depuis, j'ai lu ce testament de Scott :

Message avant de mourir.

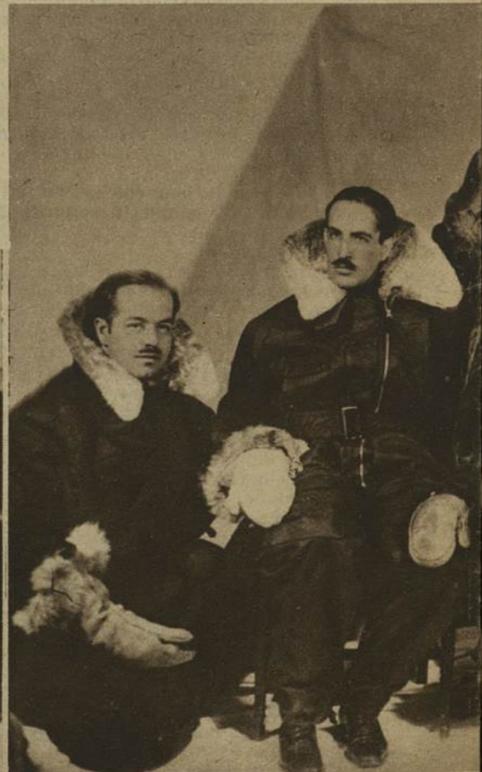
Les causes de notre désastre ne sont pas dues à une organisation défectueuse, mais à la malchance dans tous les risques que nous avions à courir.

Jamais des hommes n'ont souffert ce que nous avons souffert pendant ce dernier mois ; cependant, malgré le mauvais temps, nous aurions réussi à passer, sans la maladie du docteur Pates, sans l'incalculable diminution de la provision de combustible contenue dans les dépôts, et, enfin, sans ce dernier ouragan ; c'est lui qui nous a arrêtés à vingt kilomètres du dépôt où nous espérions trouver les vivres nécessaires.

Notre faiblesse augmente ; c'est à peine si je peux tenir la plume. Pour ma part, je ne regrette pas d'avoir entrepris cette exploration ; elle prouve l'énergie des



Une expédition de secours à la recherche des naufragés de l'Italia est débarquée sur la glace par le *Citta di Milano*.



Les membres de l'expédition Byrd. De gauche commandant Byrd,



est pris dans les glaces.



Au-dessus du sinistre plateau qui entoure le Pôle Sud, l'avion de Byrd qui aura, le premier, survolé les mystères de l'Antarctique.

DES PÔLES

Anglais, leur esprit de solidarité et montre qu'ils savent regarder la mort avec autant de courage maintenant qu'autrefois.

Les choses ont tourné contre nous ; il ne faut pas nous plaindre, mais nous soumettre aux volontés de la nature et nous efforcer de faire de notre mieux.

En cette entreprise, nous avons volontairement sacrifié nos vies pour la grandeur de notre pays. J'adresse donc un appel à mes compatriotes et les prie de veiller à ce que ceux dont nous étions les soutiens ne tombent pas dans l'abandon.

Si nous avions survécu, les cœurs anglais eussent été tous profondément émus au récit de nos souffrances, de l'endurance et du courage de nos compagnons. Ces simples notes et nos cadavres feront savoir nos épreuves, et un pays grand et riche comme la Grande-Bretagne assurera certainement un avenir convenable à ceux qui nous touchent de près.

■ ■ ■

Un drame prodigieux, celui-là, le plus complet désastre qu'ait eu à enregistrer l'épopée des pôles, mais celui dont on connaît le moins. Il se dresse, pur et douloureux, en quelques images.

En 1823, le savant Franklin part pour le pôle. Il revient deux ans après. Sur ses vingt-huit compagnons, quatre seulement ont survécu avec lui.

Cette catastrophe ne le décourage pas. En 1845, il reprend la tête d'une expédition et 138 personnes montées sur deux bateaux, l'*Erebus* et le *Terror*, s'engagent dans la banquise.



à droite : Clair Alexander, Ralph Shropshire, Richard Trophy et Harold.

Ce fut tout. L'expédition s'évanouit comme des acteurs derrière une toile de fond. Le pôle n'en rendit aucun. En vain le gouvernement anglais multiplia-t-il les efforts. Vingt expéditions cherchèrent pendant dix ans Franklin dans le chaos arctique. Ce n'est qu'en 1858 qu'on retrouva un fragment du carnet de notes du médecin du bord. Franklin et ses compagnons avaient erré pendant des mois, pendant des années, dans les plaines blanches, laissant chaque jour un cadavre nouveau. Et, à la fin, les survivants, fous de souffrance, hallucinés, s'étaient nourris des corps de leurs compagnons morts. Aucun ne s'était sauvé. Le secret retomba sur cet épisode d'horreur.

Le ballon fantôme

Le 11 juillet 1897, l'aéronaute suédois Andrée, et ses deux compagnons Strindberg et Fraenkel, s'envolaient, à bord de leur ballon *l'Aigle*, de l'île des Danois, au Spitzberg. Andrée espérait, poussé par des vents favorables, traverser toute la zone glaciaire arctique et survoler le pôle.

Quatre jours après, on capturait un pigeon voyageur porteur d'un message des explorateurs. « Tout va bien à bord », disait la lettre. Et ce fut tout. Aucun des autres pigeons emportés par Andrée n'arriva à son colombier d'origine. *L'Aigle* ne réapparut plus dans le ciel gris de l'océan arctique.

C'est alors qu'il entra dans la légende. Des hallucinations étranges le firent apparaître un peu partout. Des pêcheurs, des marins crurent apercevoir le ballon fantôme sur les côtes de Sibérie, dans la mer Blanche, au nord des Etats-Unis, au cap Nord, emporté par la tempête, en plein Groenland.

Les hallucinations s'effacèrent. Il ne resta que le mystère et le paysage impassible et vide. Longtemps encore on chercha, longtemps on voulut espérer. Il fallut bien penser que la tentative ne pouvait pas réussir, que cette témérité était condamnée à l'avance. Quand on ouvrit le testament d'Andrée, en 1901, on vit dès les premières lignes que l'explorateur savait qu'il ne reviendrait pas.

■ ■ ■

Shackleton. Quelles phrases, quels couplets d'épopée pourraient évoquer la figure grave et

sereine d'un des plus passionnés, des plus ardents artisans de la découverte des pôles? Après des années de lutte, après dix expéditions, il mourut, en 1922, au pôle sud, de la mort qu'il avait voulue, dans le paysage surhumain qu'il avait choisi. Lui aussi, comme Scott, jusqu'à son dernier souffle, écrivit des notes scientifiques sur son carnet de route, et seule sa dernière phrase, à l'instant même de la mort, est un adieu à la vie.

La fin de l'*Italia*

Le dirigeable italien *Norge*, commandé par le général Nobile, et qui avait Amundsen à son bord, avait réussi, en 1926, à survoler le pôle. L'aéronautique italienne résolut de rééditer l'exploit. Au mois de mai 1928, le dirigeable *Italia*, toujours sous les ordres du général Nobile, survolait Kingsbay et s'enfonçait dans l'inconnu, vers le pôle.

On attendit. Les postes de T. S. F. interceptèrent les premiers messages du dirigeable, puis brusquement un appel de détresse : S. O. S. Puis plus rien. D'un coup, l'opinion se souleva. L'angoisse saisit le monde. Autour du cercle polaire, les secours s'affaifèrent. Les jours passèrent. Le silence durait toujours.

Pourtant, si le dirigeable était détruit, une partie de l'équipage vivait encore. Alourdi par le poids de la glace qui s'était accumulée sur son enveloppe, l'*Italia* avait perdu rapidement son altitude. Il toucha violemment la banquise. Sous le choc, une des nacelles se détacha. Ainsi déchargée d'un poids considérable, l'enveloppe fit un bond avec l'autre nacelle et disparut.

Sur la glace, avec la nacelle brisée, étaient restés le général Nobile et quelques hommes. Ils virent s'évanouir à l'horizon ce qui restait de leur vaisseau aérien. Plusieurs étaient blessés. Ils firent le compte de leurs vivres et, tant bien que mal, établirent un campement. Alors commencèrent des journées d'agonie. Les blessés, privés des médicaments nécessaires, souffraient horriblement. Le général Nobile était parmi eux. Le radiotélégraphiste avait réussi à établir un poste de fortune, mais il

pouvait seulement entendre et non pas transmettre.

Alors les naufragés, secoués de fièvre, groupés autour d'un maigre feu, entendirent toute la journée, dans leur désert, les musiques des dancings de Berlin et de Londres, et aussi les messages des sauveteurs. Ils savaient ainsi qu'on les cherchait partout, sauf où ils étaient, mourant lentement. Imagine-t-on pire torture...

A la fin, le télégraphiste réussit à réparer l'appareil transmetteur. L'appel désespéré partit, arriva. On sut où étaient les survivants de l'*Italia*, prisonniers de la banquise. Des bateaux brise-glace partirent à leur secours. Toutes les nations rivalisèrent pour aider au sauvetage.

C'est alors que le gouvernement français décida de collaborer lui aussi aux recherches et d'envoyer un hydravion au pôle. Un appareil parut apte à ce voyage, un hydravion *Latham*, avec lequel le commandant Guilbaud se préparait à tenter la traversée de l'Atlantique.

Guilbaud était une des plus nobles figures de notre aviation. Il était jeune, il avait la foi. Je me rappelle ce visage brun et sec, ces yeux ardents, cette voix nette et passionnée. Quand on commença à parler de son départ, il haussa un peu les épaules. Il savait que son appareil, excellent pour d'autres besognes, ne convenait pas pour celle-là.

Un matin, une petite feuille jaune arriva, signée du ministre de la Marine : l'ordre.

Guilbaud était un soldat avant tout. Il partit. En passant, en Norvège, il prit à bord Amundsen, le vainqueur des deux pôles qui voulait lui aussi participer aux recherches. Il y avait encore à bord le lieutenant de Cuverville, le radiotélégraphiste Blazy, le mécanicien Valette.

Le *Latham* s'envola vers le pôle et ne revint jamais.

Quelque temps après, l'aviateur italien Maddalena découvrait la tente rouge des survivants. Avec une audace folle, il se posait près d'eux. Il pouvait en emporter un, en sauver un seul. Ce fut le chef, Nobile, qui demanda à être pris.

Puis le brise-glace russe *Krassine*, après des efforts magnifiques, réussit à forcer le passage. Il retrouva d'abord et recueillit deux officiers de l'*Italia*, Mariano et Zappi, qui avaient quitté le reste du groupe, quelques jours auparavant, avec le savant suédois Malmgreen. Mais Malmgreen était mort et Zappi, affamé, s'était peut-être nourri de son cadavre. Pourtant il l'a toujours nié et Mariano n'a jamais parlé. Ce fut ensuite au tour des survivants du groupe Nobile à être recueillis. Mais le pôle gardait la plus grande partie de ses victimes.

Pendant des mois, les recherches continuèrent. La France envoya le cuirassé *Strasbourg* ; les reconnaissances d'avions se multiplièrent : du reste de l'équipage de l'*Italia* parti à la dérive avec l'enveloppe du dirigeable, on ne retrouva jamais rien.

Pour le *Latham*, on découvrit dans l'océan des débris, un flotteur, des morceaux de toile. Guilbaud et Amundsen avaient trouvé une mort digne d'eux.

Nobile, maladroit capitaine et chef sans héroïsme, ne méritait pas que son nom restât attaché à ce drame glorieux. Le gouvernement de son pays l'a cassé de son grade, l'a renié.

■ ■ ■

C'est la dernière tragédie de la course aux pôles. Mais déjà d'autres chercheurs sont repartis sur la trace de leurs aînés et peut-être les drames ne sont-ils pas près de finir, dans le grand décor cruel et glacé.

F. DUPIN.



Le trainee du vapeur *Hobby* qui retrouva trois membres de l'équipage de l'*Italia*.

LES SECRETS DE LA CONTREBANDI

VIII. — La croisière de la « Belle-Rose »

SANSEVY ? Té ! Vous n'avez qu'à le demander n'importe où, sur le quai. On le connaît bien, boudié ! Voyez au hangar 9 des messageries. Ou, alors, c'est qu'il est à la Belle-de-mai, dans son jardin.

Seulement, ce n'est pas vrai. Le Marseillais, qui dissimule sous une blague pas toujours très fine un esprit toujours très fin, ne renseigne pas si facilement le pitchoun du Nord qui se présente avec sa face pâle.

— Qu'est-ce qu'on lui veut, à Sansevy, d'abord ?

Je ne joindrai pas plus le gabelou au « poste à matelots », où il doit être, que sur le dock qui sent le soleil, la corde et le goudron, et où flânent et travaillent tant de gars à figures patibulaires. J'ai vu des Arabes, des Turcs, des Perses et des Hindous. Mais je ne touche Marcel Sansevy, brigadier des douanes et chef des ambulants, que chez lui, à la caserne du boulevard de Strasbourg.

— Racontez-moi la plus belle histoire de votre carrière ? Lui dis-je à brûle-pourpoint. Il se gratte le nez.

— Moi, je veux bien, hé ! fait-il. Des histoires, j'en ai. Des tas d'histoires, que j'ai. Mais, je suis censément chef de la Sûreté, ici, pas moins, dans ma partie. Et, alors, comme il est arrivé une circulaire...

« Allez donc voir mon chef, le capitaine Humbert. S'il autorise, ce sera tout ce qu'il voudra ! »

— Ça va : la porte au nez, quoi ? Allons tout de même voir votre capitaine !

C'est à l'autre étage. Mme Humbert s'affole tout de suite :

— Ça doit être un contrôleur ! gémit-elle à la cantonade.

Ce n'est que moi, journaliste, qui expose l'objet de ma démarche : permettre à M. Sansevy de me raconter une histoire, une belle histoire de contrebandiers et de gabelous. M. le capitaine Humbert voudrait bien. Oh ! comme il voudrait bien ! Seulement, voilà, n'est-ce pas ?

— On a reçu une circulaire : silence à la presse, surtout !

Mais, si je veux aller voir M. le directeur, et s'il autorise...

— Compris ! Où loge-t-il, votre directeur ?

— M. Pommereuil, 9, rue Lafont. C'est un homme très remarquable...

— Bien entendu. Merci ! Et le fait est que M. Pommereuil se met en quatre :

— Oh ! Je ne vous dérangerai pas longtemps, lui dis-je. Je suis uniquement venu voir si la fameuse circulaire du silence était bien sur votre table. Elle y est. C'est parfait :

pour me promener où ça me chante, mes yeux pour regarder ce que le guide ne m'aurait sûrement pas montré, et mon stylo pour raconter ce qui ne vous fera pas, qui sait, toujours plaisir.

— Je ne peux vous empêcher de passer sur les quais !

— Nous sommes d'accord ! Au revoir, cher monsieur, au revoir !



Un douanier ambulant, de Marseille, vérifie les bagages d'un voyageur trop pressé.

M. Humbert sait se servir du téléphone.

— Mais...

— Laissez donc : je sais ce que c'est. On a, en France, beaucoup à apprendre des Soviets. Là-bas, quand un reporter arrive, on le prie de s'asseoir, et l'on s'informe poliment de l'objet de sa visite. Il vient voir ? Tout lui est ouvert. On va tout lui montrer. Toutefois, comme il ne parle pas russe, peut-être, on lui donnera un guide. Il remercie, la farce est jouée. Le reste est affaire de guide.

« Ici, nous avons une autre méthode : silence devant la presse ! Aussi, ma visite de courtoisie faite, je reprends ma liberté

Alors, voilà :

J'étais à Marseille pour m'occuper de l'opium. Il y en a de l'opium, à Marseille. Nul ne le nie. Cette sacrée drogue entre par tous les trous du port. Et Dieu sait s'il y en a, des trous, sur vingt ou vingt-cinq kilomètres de long, tant bien que mal gardés par une soixantaine de policiers nommés par le préfet, mais payés par la Chambre de Commerce ! et ils n'ont pas que l'opium à surveiller, dans une abondance de richesses où chaque prêtre vit un peu de l'autel, bien entendu...

Il ne s'agit pas, naturellement, des envois licites d'opium pour les grosses maisons de

pharmacie, et dont on repère avec soin les caisses. Non. Il s'agit des importations illicites, que la douane recherche au compte du fisc et la police pour la répression, comme les films, les disques et les livres interdits.

Cet opium illicite, ce n'est pas toujours, comme on le croit communément, de l'opium de Chine ou des Manufactures Nationales d'Indochine. C'est mieux que ça. Encore que, souvent, les niaqueués, boys à bord des paquebots, en apportent de Saïgon un petit pot qu'on ne pourra jamais saisir, car ils le débarquent avec des précautions de chats, la drogue qui s'écoule à Marseille est la meilleure du monde. C'est de l'opium de Smyrne, qui vient de Syrie, ou de Constantinople, transité par Beyrouth.

Il y a des fois où l'on tombe sur un chargement. M. Fielloux, contrôleur des douanes, a saisi ainsi, en 1926, un taxi transportant vers la Joliette 140 kilos d'opium apportés par une barque détachée d'un navire entré la nuit. Mais c'est un triomphe qui marque, on en parle encore entre le fort Saint-Jean et le quai des Belges.

On en saisit un peu aussi dans les salles de visite, à la douane, lorsqu'un fraudeur négligent l'oublie dans ses bagages. Le plus souvent, l'opium est débarqué la nuit, un des cent jours où le mistral souffle, quand les colporteurs croient les policiers partis et que le vent furieux couvre le bruit des rames. Leurs complices ont repéré les flics. Ils n'en ont pas vu « d'habillés », parce qu'ils étaient en civil. Alors, c'est au petit bonheur la chance. Il s'agit d'accoster quelque part, loin de tout œil indiscret, et de mettre, aussitôt que possible, le précieux chargement en lieu sûr. On y parvient assez aisément.

— Et, sur leurs vedettes, *Argus* et *Lynx*, les policiers sont bredouilles !

— Les douaniers aussi.
— Sur la *Belle-Rose*, oui !

La *Belle-Rose*, patron Pierre Boudon. Un rude bateau ! C'est une pinasse d'Arcachon, qui bourlingue quel que soit le temps qu'il fasse. Des îles du Frioul, Maire, Jarre, Riou, jusqu'aux Pendues, les îlettes, devant la Corniche, et jusqu'à Toulon, elle fait la chasse aux ravageurs de la mer, contrebandiers, dynamiteurs et pêcheurs en eau trouble, dressant procès-verbal à ceux qui transportent en fraude du calicot, de Mau-gouin, à la sortie des ports, pour le débarquer aux catalans, aux jardins du Pharo, ou à ceux qui pêchent au gangui ou au chlore de chaux.

Drossé à bâbord, drossé à tribord, l'équipage vérifie sur sa route, au hasard des rencontres, les fourmes de fer, les salabres,

8 jours à l'essai Faculté de retour



COUVRE-PIEDS

payables par douzièmes en 12 mois

Se font en toutes nuances

SIMILI-SOIE

DOUBLE-FACE N° 1

Intérieur garni laine beige

Dimensions : 190 200 190 230 220 230

182 « 202 » 250 »

Intérieur garni laine blanche n° 3

Dimensions : 190 200 190 230 220 230

272 « 296 » 342 »

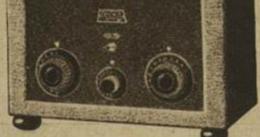
SIMILI-SOIE EXTRA DOUBLE-FACE N° 5

Intérieur garni laine blanche

Dimensions : 190 200 190 230 220 230

375 « 408 » 470 »

Nos couvre-pieds se font en toutes nuances et en toutes dimensions sur demande, nous indiquer les tentes.



LE TRISODYNE 4

à lampes tri-grilles

la dernière merveille en T. S. F.

avec 4 lampes seulement et sur cadre de 20 cm.

permet la réception des principaux concerts européens en haut-parleur.

Sa sensibilité est égale à celle des grands postes de 7 ou 8 lampes. Son réglage est des plus simples et par conséquent à la portée de tous.

L'appareil complet prêt à fonctionner, avec piles, accus, lampes, sels d'accord, haut-parleur et 2 cadres. Fr. 1.766 »

Payables : 140 fr. par mois (226 fr. à réception).

12 Mois de Crédit



DIVAN-LIT

deux grosses articulaires

3 positions. Dimensions 70x120

Article sérieux avec literie.

Expedie franco de port et d'emballage. Composé de : 1 grand coussin et 2 petits, garnis bougre et crin végétal, recouvert reps rayé bleu sur fond jaune ou rayé jaune sur fond rouge, bleu ou vert. Fr. 456 »

Payables : 38 fr. par mois.

Recouvert tissu soierie, dessin rouge sur fond bleu ou dessin or sur fond bleu, violet, marron ou noir. 564 »

Recouvert velours rayé sur fond bleu, grenat ou vert. 636 »

Recouvert velours imprimé, dessin noir sur fond violet, jaune, bleu, orange, gris ou rouge. 664 »

Payables en 12 mois.



RENARDS

Renard suisse Isabelle extra Fr. choix. 695 »

Renard suisse grand luxe depuis 840 »

Renard facon pointille depuis 850 »

Cravate skunks depuis 980 »

Voir nos manuels au catalogue



CARILLONS

22. Hauteur 80 cm. Ebenisterie claire avec ou sans feuille de noyer

Fronton massif, motifs bronze, glaces biscuitées, mouv. à jours.

Sonnerie quinzaine heure et 1/2. 282 »

Payables 23.50 p. mois

HAUTE NOUVEAUTE

Une poussette suffit pour donner à volonté un des 2 airs de carillon.

14 Westminster ou Fontenay à 4 notes, 8 jours. 492 »

Payables 41 fr. p. mois.



1er VERSEMENT après la livraison

Le bus LANDAU luxe, rigide, suspendu en extra-souple à la Daumont, monte sur vaste caisse forme anglaise, roues 12 pneumatiques. Fr. 360 »

Payables 30 fr. par mois

N° 55. LANDAU pliant, à cadre supérieur et fond rigide bois, caisse souple moleskine 75x105x45, pliage et dépliage invisible et automatique, roues de 12. Fr. 228 »

Payables 19 fr. par mois.

"G-B"

à caisse de résonance

Cet appareil peut jouer le concert de basse.

Ebenisterie façon acajou, mouv. soignée, à vis sans fin.

Dimensions : Haut. 0 m. 25, larg. 0 m. 35. Fr. 500 »

Payables 41 fr. par mois. 49 à réception

RECOMMANDE : Une combinaison d'un Appareil Pathé à 500 »

et 40 morceaux Pathé enregistrés sur 20 disques double face. 300 »

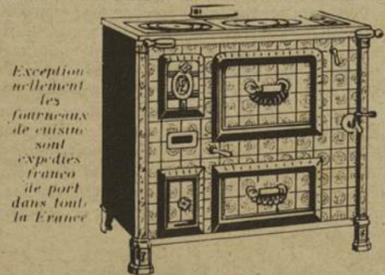
Ensemble. 800 »

Payables : 66 fr. par mois. 74 fr. à la réception

FOURNEAU ÉMAILLÉ

N° 16. CORPS EN TOLE FORTE

Facade fonte émaillée : bleu, vert, gris bleu, marron, poignées porcelaine. Côtés tôlé, dessus meule, foyer bouillie, échantière, four, hochant.



Dimensions 72x55. Fr. 948

Payables : 79 fr. par mois.

Modèles depuis 311 francs.

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

BULLETIN DE COMMANDE D-16

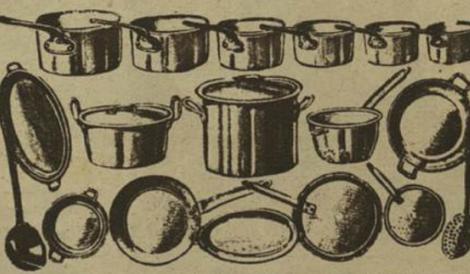
Je prie la Maison GIRARD et BOITTE S. A., 112, Rue Réaumur, à PARIS, de m'envoyer les marchandises ci-après désignées. (Indiquer le ou les articles choisis) :

au prix de fr., payables fr. après réception, et fr. que je verserai chaque mois à la poste (Compte Chèques Post., n° 979-Paris), jusqu'à complet paiement. Fait à le 192.....

Nom et prénoms Signature : 4

Profession ou qualité Domicile :

Département Gare :



BATTERIE DE CUISINE

en aluminium pur, extra-tort, toutes les qualités, pratique, ne s'oxydant jamais, hygiénique, manches isolants, comprenant 20 pièces.

La batterie de cuisine. Fr. 252 »

Payables 21 francs par mois. Même composition, mais manches isolants bois. Fr. 300 »

payables 25 fr. par mois.

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2°)

LES ENIGMES

Grand concours hebdomadaire

Voici la liste des gagnants de la 11^{ème} Enigme

(47 réponses justes nous sont parvenues)

- 1^{er} prix (50 points), Charles REFFINATO, 1, rue Humann, STRASBOURG, 1.000 frs.
- 2^e — (40 points), Raymond VAN THORENBURG, 2a, rue Jean-Chapelé, IXLLES-BRUXELLES, 500 frs.
- 3^e — (35 points), Paul GIRARD, Maison Biancheri, Quartier du Grand-Pont, CANNES, 250 frs.
- 4^e — (30 points), Pierre CLAESSENS, rue Monserrat, cité Courbet 2, BRUXELLES, 150 frs.
- 5^e — (25 points), Mme LAVANCHY, 63, place Saint-Léger, CHAMBÉRY (Haute-Savoie), 100 frs.
- 6^e — (24 points), Henri DUJARDIN, 249, rue Coli, WASQUEBAK-CAPREAU (Nord), 50 frs.
- 7^e — (23 points), Léon BALAZUN, 11, rue de la République, BESSÈGES (Gard), 50 frs.
- 8^e — (22 points), DOMPSIN, 33, rue de Boisdemer, TOURS (Indre-et-Loire), 50 frs.
- 9^e — (21 points), Mme Paul MOCHOT, 4, rue Champollion, GRENOBLE, 50 frs.
- 10^e — (20 points), André BANCEL, boulevard Carnas, HOUILLES-CARRIÈRES-sur-SEINE (Seine-et-Oise), 50 frs.
- 11^e — (19 points), E. TEILLIAC, commis principal, recette centrale Finances 9, place Saint-Sulpice, PARIS, 50 frs.
- 12^e — (18 points), KOVIOKO, hôtel des 2-Phénix, 22, rue Malar, PARIS, 50 frs.
- 13^e — (17 points), Eugène BRUNET, 25, rue de l'Épine, TOURCOING (Nord), 50 frs.
- 14^e — (16 points), CARETTA, 94, allée Mollien, PAVILLONS-SOUS-BOIS, 50 frs.
- 15^e — (15 points), Mme Charlotte PERROT, 15, rue Raymond, LYON, 50 frs.
- 16^e — (14 points), DEVIN-HERREWYN, 42, avenue de Mun, AULNAY-SOUS-BOIS, 50 frs.
- 17^e — (13 points), Eugène POIGNANT, à NEULLÉ-PONT-PIERRE (Indre-et-Loire), 50 frs.
- 18^e — (12 points), LIONS, rue Basse, ISTRES (Bouches-du-Rhône), 50 frs.
- 19^e — (11 points), Mlle Denise BRAULT, 10, rue de l'Hôtel-de-Ville, ISIGNY-SUR-MER, 50 frs.
- 20^e — (10 points), SCHOENENBERGER, 94, rue Emile-Zola, MAZARGUES-MARSEILLE, 50 frs.
- 21^e — (9 points), Roger DELOR, 20, impasse du Champ-de-Mars, NANCY, 50 frs.
- 22^e — (8 points), Bernard BROCA, Maison Lassus, MOUZEROLLES-BAYONNE, 50 frs.
- 23^e — (7 points), Eugène GASTHALDER, 2, rue Exelmans, NANCY, 50 frs.
- 24^e — (6 points), Mme Yvonne ADAM, 2, rue de la Poste, LA CAPELLE, 50 frs.
- 25^e — (5 points), Mme Roger DELOR, 20, impasse du Champ-de-Mars, NANCY, 50 frs.

les saux de glace, les gireliers, tout l'appareillage des barques et des cotres, comme le garde-pêche le fait de son côté.

Tout ce qui touche à la mer nous concerne. La chute d'un hydravion, la pêche aux oursins, le transbordement des sacs de maïs sans payer les droits, l'embarquement sans permis des fûts d'huile ou celui du café vert. En un mot comme en cent, tout ce qui, dans un port comme Marseille, est suspect, fautif, et contrevient à quelque droit ou à quelque règlement.

Là-dessus, deux hommes en tout et le sous-brigadier Gagol, qui dispose aussi d'une petite vedette spéciale. Ah! c'est de l'ouvrage! Et les policiers ne perdent pas non plus leur temps, hein?

Et alors, M. le Directeur, voilà ce qui est arrivé, un beau jour, ou, plutôt, un beau soir, il y a une pièce de quinze à dix-huit mois:

Un « informateur » complaisant, un de ceux sans qui la police ne serait pas possible, bien sûr, s'était, derrière le transbordeur, à la panne des Escortes, dans le Vieux-Port, approché de Boudon, brigadier des douanes maritimes:

— Ouvrez un peu l'œil et le bon, patron dit-il. Tout à l'heure, on va te débarquer de l'opium dans le grand bassin!

— Tu le jures?

— Sur la Bonne-Mère!

Sans plus attendre, le patron arme la pinasse. Et la Belle-Rose de filer sous Saint-Jean, prendre la trace. La nuit tombait, le mistral soufflait. Un vrai temps à contrebande. On n'y voyait pas à dix mètres. Il aurait fallu être dessus pour reconnaître Saint-Nicolas. Tout à coup, dans l'ombre, une silhouette passe et file.

— Les voilà!

— Largue tout!

On force l'allure. Les autres fuient. On les aura. Soudain, des coups de feu éclatent. On riposte. C'est une vraie bataille qui s'engage.

Ah! cette fois, les contrebandiers n'avaient pas l'air d'avoir bien peur, cré, non! Et ils étaient, pour sûr, armés jusqu'aux dents. Je te manœuvre donc au plus près — au plus près des navires, bien entendu, pour éviter les balles, sans relâcher la prise — et l'on te pousse tout ça, barque, opium, combattants, jusqu'aux hangars des transatlantiques, où l'on va pouvoir s'en saisir.

Arrivé là, on regarde. Et l'on se frotte les yeux. Car c'était le Lynx qu'on venait de forcer ainsi, à grand péril, cependant que les policiers furieux, prévenus aussi par le félon, avaient brûlé jusqu'à leur dernière cartouche sur les douaniers!

Quant aux fraudeurs, les vrais, ils avaient, dans la bagarre, accosté comme ils avaient pu, abandonné canot et charge, et ils filaient, pour l'heure, comme des rats entre les ballots.

Ils transportaient, pas moins, 80 kilos d'opium, cette fois-là!

M. le capitaine Humbert n'a pas cité à l'ordre du jour les assaillants: ce n'était point dans son service...

Emmanuel BURCHIER.

SOMMER, DÉTECTIVE

Enquêtes avant mariage. Filatures. Recherches 40 fr. Toutes missions. Paiement après.

Ouvert de 8 h. à 20 heures. Téléphone: Louvre 71-87

5, RUE ÉTIENNE-MARCEL

Le gérant: PARIS

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 5.301: Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 5.310: Classes secondaires compl., baccalauréats, licences lettres, sciences, droit.

Broch. 5.316: Carrières administratives.

Broch. 5.322: Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 5.331: Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités: électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 5.340: Carrières de l'Agriculture.

Broch. 5.347: Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres); carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 5.353: Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto.

Broch. 5.361: Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 5.368: Marine marchande.

Broch. 5.375: Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professe.

Broch. 5.384: Arts du Dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 5.386: Les métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, modeliste, modiste, vendeuse-retoucheuse, représentant, coupeur, couseuse).

Broch. 5.389: Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 5.392: Tourisme: Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

SOLUTION de la 12^{ème} Enigme

(Le drame de Dunkerque)

J'en étais à peu près certain, car les rares livres que tenait Simon ne contiennent pas une ligne, pas une note d'une autre écriture que la sienne. Mais passons aux hypothèses:

1^o Ce pauvre Dickson, qui n'avait aucune raison, n'est-ce pas? pour tuer un homme déjà assommé. Hein? Le désir de supprimer un témoin? Mais alors il eût emporté son sextant, qui suffisait à l'accuser... Dickson a agi comme un fou, c'est-à-dire comme un honnête homme qui commet une vilaine action pour la première fois de sa vie!

2^o La maîtresse de Simon? Elle pouvait être entrée, en revenant du cinéma et en voyant la porte ouverte... Mais pourquoi eût-elle tué? Il ne restait rien à voler dans le coffre!...

Ne parlons pas du nègre. L'auteur de la lettre anonyme est certainement de bonne foi et il n'a pensé qu'à sauver son ami Dickson. Le couteau est sans doute, en effet, le couteau de Cottel... Mais il y a bien des chances pour que ce dernier l'ait vendu à Cohen afin de boire un coup de plus.

Pourquoi le nègre eût-il tué? Pourquoi? C'est la question que j'ai posée pour chacun. Posons-la maintenant pour les trois Cohen qui ne savent pas lire, qui sortent de simples paysans ayant misé sur l'un des leurs un peu plus intelligent.

Ils se sont associés pour l'envoyer faire fortune en France. Ils sont venus le rejoindre. Ils l'ont aidé.

Mais ils ne savent ni lire, ni écrire! Autrement dit, leur cousin Simon peut se moquer d'eux si cela lui plaît!

Ces voleurs ne sont-ils pas volés par un des leurs?

Le soir du crime, les trois hommes arrivent... Ils trouvent Simon assommé, le coffre vide.

Leur cousin revient à lui, leur explique ce qui s'est passé... Ils ne le croient pas...

Cela ne ressemble-t-il pas à une mise en scène? N'est-ce pas un bon moyen de frustrer l'association d'une forte somme d'un seul coup?

Les trois illettrés rongés par le doute, aigris par des mois et des années de soupçons, s'interrogent du regard.

Un couteau de marin traîne... L'un d'eux frappe...

Il ne reste plus qu'à aller faire la leçon, au sujet de l'alibi, aux femmes et aux enfants...

A la Cour d'Assises même, on n'a pu déterminer au juste celui des trois qui a frappé. Si bien que c'est en bloc qu'on les a condamnés.

G. S.

Mrs

JACQUES DE LACRETELLE

AMOUR NUPTIAL

ROMAN

Chacun de nous a de la haine pour ce qu'il aime.

MARIAGES honorables riches et p. t. situations M^{me} TELLIER, 4, r. de Chantilly (très sérieux).

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secret pour The-
VOYANTE ruse Girard, 78, av. des Ternes, de la cour, 3^e et Paris Consult-z-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. et p. cor.

M^{me} SÉVILLE VOYANTE REUSSITE EN TOUT 100, rue St-Lazare, PARIS (9^e). — Cartomanie, graphologie, médium, reçoit t. l. j., de 10 h. à 19 h., jeudis exceptés. — Par correspondance: 15 fr.

ACHETEZ DIRECTEMENT A LA MANUFACTURE DES

Papiers Peints

DEPUIS 0'75 LE ROULEAU

25 RUE JACQUEMONT, PARIS 17^e

GRATUITEMENT 20 SUCCÈS du catalogue



Les plus beaux des disques en vogue

Donnés aux acheteurs d'un de NOS PHONOS payables en 12 versements à partir de 25 fr. ou au comptant au prix exceptionnel de 250 fr.

NOTRE LUXUEUX PORTATIF 28 X 32 X 13 riche garniture, moteur robuste diaphragme sonore, garnitures nickelées

CETTE SOUSCRIPTION donnant droit aux DISQUES GRATUITS est réservée aux 250 premiers lecteurs qui enverront une enveloppe portant leur adresse à la

SOCIÉTÉ DICO RAYON PHONO N°29

119, rue Championnet, Paris (18^e)

pour recevoir catalogues illustrés des phonos et des DISQUES BROADCAST

pour changer vos papiers peints:

LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT

18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER
Téléph. Lit. 52-42 & 36-51

dernières nouveautés modèles exclusifs bon marché absolu

Sur simple demande: Album 5 francs

RIEN QUE LA VÉRITÉ

ASHBEL INTERNATIONAL DETECTIVE COMPANY

34, Rue La Bruyère PARIS - Téléphone 83518 - TRUDAINÉ 153-97

M^{me} PREVOST Avenir prédit, date juste, étonne par ses cons. Prix modérés. Correspond. 37, r. N.D. de Nazareth, Pl. Républ. Id cour esc. dr. 3^e ét.

LA CÉLÈBRE M^{me} DANIEL VOYANTE Cartomanie, Astrologie, T. l. j. Par corr. 15 fr. 50 mandat 13 Rue Saussier-Leroy, PARIS (17^e) rez-de-chaussée

Détatouage universel sans piqûre, sans acide. Diplômé 1928. Disparition 8 jours. Méthode, produits pour opérer soi-même. Renseign. T. p. r. Prof. DIOU, 29 bis, Av. de Bobigny, Noisy-le-Sec (Seine).

GRATUITEMENT

2000 POSTES DE T.S.F. | 2000 PHONOGRAPHERS SONT DONNÉS

au choix à toute personne qui, dans la huitaine, répondra exactement à notre QUESTION ci-dessous et se conformera à nos conditions.

QUEL EST CE PROVERBE CONNU?
Quand le c... n'est pas là, les s... dansent
(Remplacer les points par des lettres)
Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse à:

FABRIQUE de PHONOS et T.S.F. (Service DE) 38, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, BILLANCOURT (Seine)

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS "ZED"

R. C. Seine n° 237.040 B

HÉLIOS-ARCHEREAU, 39, rue ArcherEAU, Paris - 1929.

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Les mystères de Dijon



(Photo Détective)

C'est dans cette cave sinistre que les jeunes "Chevaliers des Portes Closes" tenaient leurs réunions secrètes.

(Lire page 4, les révélations de notre envoyé spécial.)